64. 3. Vol.
Poc.

3 pr. 90'-

ÉMILIE DE VARMONT,

OU LE

DIVORCE NÉCESSAIRE.

F676e

P. J. Challou del. Lorieux Sculp.

Marville, que ranime la vue de mon pressant danger, se précipite entre nous.

ÉMILIE DE VARMONT,

OU LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN,

Par l'Auteur de Faublas.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez Bailly, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la Barriere des Sergens.
Et chez les Marchands de nouveautés.

1791.

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORÍGENES LESSA"
Tombo N.º 27.365
MUSEU LITERÁRIO

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENES LESSA"
Tombo Nº 2

ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NECESSAIRE,

ET

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Le 16 Août 1782, minuit.

C'EN eſt fait ! c'en eſt fait ! je ne dois plus eſpérer de trouver le bonheur ſur la terre. Que dis-je ! j'y chercherois en vain le repos. En quelque lieu que la paix habite, il

ſuffira que je me montre pour qu'elle diſparoiſſe. L'infortune qui me pourſuit conſtamment, s'attache encore à tout ce qui m'environne. Malheur, malheur à quiconque, attiré vers moi par un penchant fatal, oſeroit en quelque ſorte aſſocier ſes deſtinées aux miennes! il deviendroit bientôt l'objet de la pitié générale, & mon ſort n'en ſeroit que plus déplorable.

Avant que je vinſſe troubler ſa retraite, M. Sévin y rencontroit quelques douceurs. Depuis que j'habite ces lieux, leur malheureux maître n'a plus de beaux jours. A mon aſpect, les tranquilles plaiſirs ont fui pour jamais. Mon oncle ne peut déjà plus ſe livrer à ces ſoins domeſtiques, dont il ſe faiſoit un délaſſement plutôt qu'un travail. Son jardin n'eſt plus cultivé, ſes oiſeaux chéris languiſſent en attendant leur nourriture. Lui-même il dé-

périt ; il se consume, sa jeunesse, usée par les chagrins, s'avance rapidement vers son terme. Enfin, ses devoirs sacrés les plus saintes fonctions de son ministere, lui deviennent insupportables : je le vois porter jusqu'à l'autel ses tristes rêveries, ses distractions profondes, ses pleurs ameres, son désespoir.

Et moi, Dorothée, moi l'auteur de tant de maux, penses tu que j'en puisse demeurer spectateur indifférent ? Va, mon cœur navré de tristesse est fermé désormais à toute espece de consolation.

Mais, d'ailleurs, que sont-elles devenues les consolations qui pouvoient me rester ? M. Dolerval m'a paru ces jours derniers tout aussi malheureux que mon oncle. Il a comme celui ci, l'air toujours inquiet, toujours péniblement préoccupé. Je trouve qu'il

change à vue d'œil. Sa figure pâle, décolorée, ne conserve point toute entiere cette grande douceur qui faisoit sa beauté principale: on y remarque la trace des soucis rongeurs. Ses yeux aussi, ses yeux rouges & fatigués, ne brillent que rarement du feu qui les animoit. Sa voix même est continuellement altérée. Quelquefois, dans un trouble extrême, il paroit vouloir nous confier un douloureux secret; néanmoins je ne sais quelle défiance aussi tôt l'arrête: il ne s'explique jamais que par des soupirs mal étouffés.

Au reste, si M. Sévin ne redoute pas cette confidence, par quelle inconcevable fatalité s'avise-t-il donc de tous les moyens propres à l'empêcher? Mon oncle, je crois te l'avoir déjà dit, me laisse à peine le tems de saluer son ami. Ce n'est plus la mu-

que qui s'oppoſe à nos entretiens : on met un livre entre les mains de M. Dolerval, dès qu'il arrive. Et quel livre ! l'auteur s'efforce de prouver que le vil intérêt perſonnel eſt l'unique mobile de nos actions ; que par conſequent il y a bien peu de vertus ſur la terre : point de tendreſſe filiale, par exemple, point d'affection fraternelle, point d'amour fidele & déſintéreſſé ; pas même d'amitié véritable ! Eh mais ! quand tout cela ſeroit inconteſtable, à quoi bon préſenter aux hommes ce hideux tableau de leur difformité ? je ſais bien, quant à moi, que ce vilain livre me flétrit l'ame, il me conſterne, il me dégoûte, il me jette dans un abſolu découragement de moi-même Et vous, mon oncle, il faut que vos chagrins aient prodigieuſement altéré la bonté naturelle de votre caractere, pour que déjà vous

vous plaisiez à cette lecture, & surtout pour que vous vous obstiniez à nous en affliger tous les jours. Ne sens-tu pas, Dorothée, que cet affreux système, s'il pouvoit être goûté, nous feroit détester l'humanité toute entiere ? Hélas ! point d'amour fidele & désintéressé ! cela n'est-il pas horrible à penser, ma sœur?

Pas même d'amitié véritable ! je serois tentée de croire à cet odieux principe, si tout ce que je vois ici pouvoit durer long tems encore. L'un des deux amis oublie trop souvent ce qu'il doit à l'autre, de bienveillance & d'égards : M. Sévin ne parle plus à ce jeune homme qu'avec une impatience mal déguisée, & quelquefois d'un ton d'aigreur vraiment insoutenable. Ce qui m'étonne bien davantage, c'est que M. Dolerval lui-même se livre à des mouvemens d'humeur

aſſez fréquens. L'autre ſoir... Non, Dorothée : c'étoit hier. Il me ſemble qu'il y a déjà pluſieurs ſiecles. Hier au ſoir, M. Dolerval, apparemment excédé comme moi de cette lecture, jette le livre, d'un air un peu bruſque, il eſt vrai ; mais auſſi-tôt confus de cette inconvenance, il s'accoude ſur la table, couvre ſon viſage de ſes mains, & reſte quelques minutes dans cette attitude humiliée. Ma ſœur, je voyois ſa poitrine s'élever & s'abaiſſer par des mouvemens très-prompts & très-inégaux : j'appercevois quelques larmes entre ſes doigts ; mon cœur en étoit prodigieuſement ému, je l'avoue. Mon oncle, qui nous obſervoit en ſilence, ſe leve alors, & d'un ton douloureux, mais qui cette fois n'avoit rien d'offenſant : *convenez-en*, dit-il à ſon ami, *l'étrange figure que tous deux nous faiſons ici, ne doit pas beau-*

coup amuſer ma niece. — Ce que vous avez la modeſtie d'avancer collectivement, il faut, je le ſens bien, le prendre uniquement pour moi, s'eſt écrié le jeune homme : *ah ſi j'avois le courage de reſter chez moi pour y cacher ma foibleſſe, vous l'aimeriez mieux, ſans doute. Sans doute il vous paroîtroit plus commode que votre ami, témoin tranquille de votre bonheur, ne vînt jamais l'empoiſonner d'aucune inquiétude.* — *Quoi ! de l'ironie !* a répondu mon oncle avec amertume. *A votre place, Dolerval, ſi je penſois ce que vous oſez dire, je ſerois du moins aſſez généreux pour avoir le courage dont vous me parlez. — Voilà le conſeil que depuis quelque tems j'attendois*, a répliqué M. Dolerval à ſon tour fort agité ; *je ferai n'en doutez pas, mes efforts pour le ſuivre.* Il s'éloignoit ; mais il s'eſt un moment arrêté pour me regarder en-

core, & c'eſt alors qu'il a proféré ces mots où mon oncle a cru voir un outrage pour Juliette & pour lui, mais où je ne trouve, moi, qu'une obſcurité ſinguliere, dont je puis être inquiette & non pas fâchée : *Aſſurément, Monſieur, vous êtes très-heureux de poſſeder chez vous Mademoiſelle ; mais jamais, & vous m'en arracherez l'aveu, jamais je n'aurois penſé que vous auſſi vous duſſiez un jour avoir une niece.*

Auſſi-tôt il eſt parti ; nous ne l'avons pas vu ce ſoir ; il y a vingt-quatre mortelles heures qu'il n'eſt venu.

Je vois qu'il conſervera le reſſentiment de cette derniere querelle ; & mon oncle, non moins coupable, qui s'obſtine à trouver une inſulte dans des paroles purement énigmatiques, mon oncle proteſte que cette fois il ne l'ira pas chercher. Quoi ! pas même d'amitié véritable ! cependant mon

oncle a t-il ſi grand tort ? Que venoit-il faire chez nous ce cruel jeune homme ! ou de quelle étrange maniere s'y comportoit - il ? Pourquoi veut - il, s'il eſt marié, troubler notre repos? Et s'il ne l'eſt pas, de quoi peut-il tant s'affliger ? Comment peut-il me donner à moi-même de ſi grands chagrins ? Il y a vingt-quatre heures que je ne l'ai vu !

Allons mes yeux s'ouvrent... bien tard ; mais je ne les fermerai plus. Ce parti ſi cruel, qui me ſembloit impraticable, c'eſt le ſeul qui me reſte ! Il faut fuir, il faut aller... n'importe en quel endroit, pourvu que ce ſoit loin, très-loin de ces lieux où ma préſence fait le malheur de tout le monde. Encore quelques jours, auſſi longs, auſſi triſtes que celui-ci ! Encore quelques jours, & j'en aurai le courage. Oui, je déſerterai cet aſyle, impuiſſant

contre les paſſions ; mais je me garderai bien de me fixer dans aucun autre, quelque ſûr qu'il puiſſe me paroître. Ses paiſibles habitans reſſentiroient bientôt la terrible influence de l'étoile qui me pourſuit ! Oui, m'y voilà déterminée : je promenerai de village en village mon exiſtence vagabonde. Je ne m'arrêterai quelque part qu'autant qu'il le faudra pour y gagner, du travail de mes mains, la ſubſiſtance d'une journée ; & les heures de mon oiſiveté miſérable, je les paſſerai dans la ſolitude des bois les plus ſombres. Ainſi mon ſort me deviendra plus ſupportable : j'aurai du moins la conſolation d'être ſeule à plaindre. Oh ! combien je le ſuis ! Il y a vingt-quatre heures que je ne l'ai vu !

LA MEME A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 17 Août 1782.

EN vérité je n'existe que pour trouver à chaque instant des sujets de surprise. Heureusement ils sont quelquefois de nature à me soutenir, à me consoler, à me rendre un rayon d'espérance.

Tantôt d'assez bonne heure il arrive; mais il n'est pas seul, il vient avec... non, mes yeux ne m'avoient pas trompée! Non, ce n'étoit point un jeu de mon imagination, cette ressemblance entre une inconnue & ce jeune homme. Elle existe cette femme! Elle existe telle en effet que j'avois cru l'entrevoir. Aujourd'hui, de plus loin que je l'apperçois, je la peux reconnoître. Je me rappelle trop bien en quel tems, en quel lieu, dans quelle attitude

attitude je l'ai vue pour la premiere fois. Quoi! ſon barbare époux l'amene juſqu'ici pour me braver? Il oſe ainſi venir inſulter à mes douleurs, le perfide!

Mon cœur venoit de ſe ſerrer. Je me ſentois atteinte du plus violent dépit. Juge quelle joie ſuccede à ce moment d'anxiété! M. Sévin court, avec tous les ſignes d'une vive ſatisfaction, au-devant de celle qui vient nous viſiter; & dans ſon tranſport: Enfin, s'écrie-t-il, c'eſt Madame!... Il la nomme, Dorothée. Il nomme quelqu'un... que M. Dolerval chérit ſans doute, mais qu'il peut chérir ſans offenſer perſonne; quelqu'un que tout le bien qu'il m'en a dit, m'a déjà fait aimer à moi-même: une femme douce, ſenſible, bienfaiſante!... qui réunit toutes les vertus & tous les charmes! une femme accomplie! Madame d'Etioles, enfin!

Oui, Dorothée; oui, Madame d'Etioles! A préſent tout s'explique. *Hâtez-vous. Uniſſez deux amans. Faites ſon bonheur & le mien.* Vraiment il étoit impatient de voir combler les vœux de ſon Eléonore! L'excellent jeune homme! Il n'a pas d'autre bonheur que celui de ſa ſœur. Comme elle doit être enchantée d'avoir un tel frere! Et que moi-même je me ſentirois d'orgueil, ſi le ciel avoit permis!... Cependant j'aime mieux que ce ſoit elle qui jouiſſe de cette faveur! Je l'aime mieux! N'en eſt-elle pas infiniment digne?

Nul doute, maintenant! nul doute! c'eſt le ſecret de M. d'Etioles que le haſard a remis dans mes mains. Il eſt libre, lui! libre d'aimer quiconque aura le mérite de lui plaire! C'étoit elle qui ſe marioit. Oh! que j'en ſuis aiſe! Oh, qu'elle a bien fait!.....

puiſqu'elle réunit tout ce qu'il faut pour la félicité d'un galant homme! qu'elle a bien fait!

Nous nous ſommes, pour ainſi dire, étudiées toutes deux dans un entretien qui m'a paru court, & qu'elle n'a pas trouvé long, ſi je l'en veux croire, ni ſon frere non plus, que je penſe. Il n'a ceſſé de nous obſerver tout le tems qu'a duré cette intéreſſante converſation; & c'étoit d'un air! d'un air impoſſible à rendre! A le voir m'écouter parler, on ſe ſeroit imaginé que ſa vie ou ſa mort dépendoient uniquement de ce que j'allois dire; & chaque mot ſorti de ma bouche, il le pourſuivoit, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, juſque ſur le viſage de ſa ſœur, pour y démêler l'impreſſion qu'elle en recevoit. J'avoue que d'abord l'attention de M. Dolerval ne m'a pas ſemblé tout-à-fait exempte d'une certaine in-

quiétude : j'en ai senti quelque dépit. Pouvoit-il supposer que je ne prendrois nul soin de mériter l'estime d'une personne qui lui est chere, & de l'opinion de laquelle je sais qu'il fait grand cas ? ou devoit-il redouter si fort que je fusse peu capable de m'attirer sa bienveillance ? Quoi qu'il en soit, mon bonheur a voulu qu'il eût lieu de se rassurer promptement. Mais tu ne te feras pas une idée de la satisfaction qui brilloit sur la figure de M. Dolerval, chaque fois que Madame d'Etioles honoroit Juliette du plus obligeant sourire. J'ai cru qu'il ne pourroit contenir sa joie, lorsqu'elle eut la bonté de m'adresser un premier compliment très-flatteur. Enfin je ne sais par quel rapport sympathique entre ces deux personnes, il est arrivé que le frere s'est pressé de rendre à la sœur les caresses que celle-ci n'a pu

s'empêcher de me faire : elle m'a deux fois embraſſée ; il lui a deux fois baiſé les mains.

Avant de me quitter, elle m'a prodigué tout haut les plus doux éloges ; puis, en baiſſant la voix, elle a dit confidemment à ſon frere : *mon ami, ce ſont toutes les graces naïves de l'innocence ; c'eſt la modeſtie, c'eſt la candeur même ; c'eſt ce charme de l'honnêteté qui vient du cœur & qu'on ne joue pas* ! Il a répondu ſur le même ton : *je ſuis donc bien coupable* ! Alors mon oncle, qui ſans affectation donnoit apparemment comme moi toute ſon attention à ce myſtérieux dialogue, a dit avec impétuoſité : *oui, vous l'êtes* ! *& cent fois plus que vous ne l'imaginez* ! *Soupçonner mon amitié, mes principes, ma conduite, paſſe encore ; mais ſa pudeur ; mais ſa vertu ſi digne d'un profond reſpect* ! *Ah, jeune*

homme ! jeune homme ! — O mon ami ! s'eſt écrié M. Dolerval, *pardonnez-moi : daignez obtenir qu'elle me pardonne. Et vous, Mademoiſelle, ne permettez-vous pas ?.....* Il ſanglottoit, il alloit ſe précipiter à mes genoux ; mais un regard de ſa ſœur lui a commandé la retenue & le ſilence.

En me diſant adieu, Madame d'Etioles m'a demandé pluſieurs fois mon amitié. Mon amitié ! femme charmante !

Mais, Dorothée, quel eſt donc cet *outrage* que M. Dolerval ſe reproche avec tant d'amertume ? Eſt-ce qu'en effet il y auroit dans ce propos de l'autre jour, un ſens caché qui le rendoit injurieux pour ta ſœur ? Eh bien, puiſqu'ils le veulent tous, puiſque lui même ſemble le reconnoître, il m'a donc offenſée. Cependant ſi Madame d'Etioles ne l'avoit retenu ce

jeune homme, il tomboit à mes pieds ! Où pourroit être le diſcours ſi criminel qu'après cela je m'obſtinaſſe à ne pas lui pardonner ? Ah, quelle que ſoit ſa faute, ſes pleurs l'ont effacée !

Je crois à-peu-près inutile de te faire obſerver qu'il n'y a pas eu de muſique, quoique d'abord on eût parlé d'en faire : ce n'étoit apparemment de la part de M. Dolerval que le prétexte de cette viſite. Dailleurs, le tems nous a tout-à-fait manqué. Mais ce que j'oubliois de te dire, c'eſt que pendant ma converſation avec Madame d'Etioles, mon oncle avoit cet air calme & preſque ſatisfait, que depuis long-tems je deſire lui retrouver. Il eſt certain que cette ſoirée délicieuſe a trop peu duré pour tout le monde,

DE LA MÉME A LA MÉME.

18 Août 1782, 9 heures du matin.

ENCORE un événement fâcheux, Dorothée ! Serai-je donc éternellement malheureuse ?

Tout-à-l'heure M. Sévin étoit plongé dans ses rêveries ordinaires, lorsqu'un domestique lui apporte un billet, Il lit, change de couleur, & s'écrie : *infortunée d'Étioles ! pauvre Dolerval !.. Picard ! Dites que je le supplie de différer un moment à cause de moi. Je cours chez lui, je veux absolument l'embrasser avant son départ.....* ? — Avant son départ ! mon oncle ? — Hélas ! oui, ma niece. — Mon oncle, ah ! je vous en prie, montrez-moi cette lettre. — Impossible ! — M. Sévin, je vous en conjure ! — Quoi ! les secrets d'un

ami ! — Des secrets ? Pensez-vous qu'il en puisse avoir pour moi ? — Cruelle enfant, que me dites vous là ? — Mon oncle, si je vous suis chere !... — Juliette, en pouvez-vous douter ? — J'en demande ce témoignage. — Au nom de l'ami....mitié, ne le demandez pas. — C'est au nom de l'amitié que je l'exige. — Fort bien, Mademoiselle ! abusez de l'état déplorable où vous me voyez réduit ; comblez ma misere & ma honte ! Faites que je trahisse la confiance d'un ami ! Que dis-je ? Forcez-moi, barbare, forcez-moi donc en même-tems à vous donner des armes contre moi-même.

Ma sœur, je ne lui dis plus rien ; mais il me voit accablée de douleur : ô ! suprême pouvoir de la beauté, s'écrie-t-il, où donc peut-il être l'insensible mortel qui te résiste ! A ces

mots il m'abandonne le billet que je te transcris en versant bien des larmes.

DOLERVAL A M SEVIN.

18 Août 1782.

JUGEZ, mon ami, si je ne suis pas bien à plaindre. Il faut qu'à l'instant je quitte ces lieux qui me devenoient chaque jour plus chers; & je laisse Madame d'Etioles au désespoir. Le mari d'Eleonore est un homme juste : les méchans ne cesseront de le persécuter. Il s'arrache des bras de sa femme quatre jours après leur mariage ; un changement heureux sembloit commander ce prompt départ pour la capitale : & la nuit même qu'il y arrive, on le plonge dans les cachots de la bas-

tille. Nous venons d'en recevoir l'affreuſe nouvelle. Il devient indiſpenſable que je parte à l'inſtant pour Verſailles, & que j'y reſte tout le tems néceſſaire pour y tenter de nombreuſes démarches, dont la réuſſite eſt trop incertaine. O! ma pauvre ſœur!

Mon ami, je la recommande à vos tendres ſoins; & ce dépôt ſi cher à mon cœur, n'eſt pas le ſeul & le plus cher dont vous reſtiez chargé.

Mon ami, ne dites pas à votre adorable niece que je brûle pour elle d'un feu qui ne s'éteindra point; que je n'aſpire qu'au bonheur de l'obtenir; que je veux à quelque prix que ce ſoit la mériter. Ne le lui dites pas: je me ſuis conduit de maniere à juſtifier votre défiance, votre colere & peut-être ſon inimi-

tié. Mais au moins veuillez l'assurer que mes outrageans soupçons, lorsqu'elle daigneroit ne plus s'en ressouvenir, feroient encore mon tourment. Adieu. Pourquoi faut-il partir sans la revoir !.... Adieu ! Adieu !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

18 Août 1782, 10 heures du soir.

IL n'y avoit pas très-long-tems que mon oncle étoit sorti, quand je l'ai vu rentrer avec quelqu'un. *Tenez, ma niece, je vous l'amene si convaincu de ses torts, qu'il n'osoit venir sans votre ordre & sans ma permission.* — *Mademoiselle*, a-t-il dit, *je pars au désespoir puisque je vous quitte : & pour comble de peine, me laisserez-vous cette accablante pensée que j'emporte votre colere, votre colere trop juste ? Ah,*

du moins, je vous en conjure par cette tendre pitié qu'on ne doit peut-être pas refuſer toujours à quiconque ſait garder le profond ſentiment de ſes fautes, daignez me faire eſpérer qu'un jour vous me pardonnerez.... Dorothée, ſes ſanglots étouffoient ſa voix : *Oui... oui... je vous pardonne, & revenez le plutôt poſſible.* Ces dernieres paroles, qu'il ne demandoit pas, m'ont échappées, ma ſœur ; auſſi-tôt je l'ai vu tomber à mes genoux; auſſi-tôt j'ai ſenti l'une de mes mains preſſée contre ſon cœur Pas un mot n'eſt ſorti de ſa bouche alors; mais quel diſcours aſſez énergiques eût rendu tout ce que diſoient ſon éloquent ſilence & ſon doux regard! Me ſerois-je en ce moment de ſurpriſe & de trouble, à-peu-près expliquée de même? Je ſuis bien aiſe de ne te pouvoir affirmer cela, Dorothée, mais je ne

veux rien te diſſimuler non plus. C'eſt au même inſtant que mon oncle s'eſt écrié : *comment nourrir le coupable projet d'empêcher leurs amours ſi pleins de tendreſſe & d'innocence ! Ah ! Dolerval , & vous auſſi Juliette , jouiſſez de vos droits. Fortunés jeunes gens , chacun de vous ne peut-il pas ſans crime adorer l'autre* ? Le ton dont il a prononcé ces dernieres paroles , m'a ſur le champ rappellé tout ce que pouvoit avoir d'amer pour ſon cœur le ſpectacle qui frappoit ſes yeux. Auſſi-tôt faiſant un effort peut-être pénible pour m'arracher à l'eſpece d'ivreſſe qui m'avoit ſaiſie , j'ai dit à ce jeune homme de s'éloigner ; & ſans attendre qu'il m'eût obéi , je me ſuis moi-même.... enfuie pour ainſi dire.

Il n'eſt reſté qu'un inſtant avec ſon ami ; & comme il ſortoit , il a répété pluſieurs fois : c'eſt pour la vie !

Et moi auſſi, Dorothée ; je voudrois en vain m'en défendre ; c'eſt pour la vie !

LA MÊME A LA MÊME.

27 Août 1782, 10 heures du ſoir.

HUIT ſiecles ſe ſont écoulés depuis ſon départ, & la profonde affiction de ſa ſœur m'eſt un trop ſûr garant qu'il n'eſt pas prêt à revenir. Je ne ſais où je trouverois des forces pour ſupporter cette mortelle abſence, ſi Madame d'Etioles ne me reſtoit pas. Nous allons chez elle preſque tous les jours. L'adorable femme ! cent fois en la voyant j'ai cru le voir. Ce n'eſt pas ſeulement la reſſemblance de leurs jolies figures qui me frappe ! non, cette charmante perſonne poſſede encore ce qu'il a

de plus séduisant : ses manieres engageantes, son doux parler, son ton plein d'aménité, de sensibilité, de bienveillance. Elle a principalement, dès qu'elle me voit paroître, cet air d'une vive satisfaction que son frere... son frere lui parle de moi dans toutes ses lettres, dit-elle ; mais quand donc me montrera-t-elle les lettres de son frère !.... Il fait l'objet continuel de nos entretiens ; car je m'apperçois fort bien que c'est l'unique consolation que Madame d'Etioles puisse recevoir. Quand je lui parle de ses promptes peines, elle ne peut me répondre, ses larmes coulent aussitôt, j'y mêle les miennes ; &. M. Sévin... M. Sévin est le plus malheureux de nous trois ; il n'ose se plaindre, lui ! il ne peut pas pleurer !

Autrefois il me cherchoit, maintenant il m'évite. Toutes les heures

dont ses devoirs mal remplis ne commandent pas impérieusement le sacrifice, il va les passer au jardin, dans ce bosquet sombre, que depuis quelque tems il affectionne. Je le vois s'y promener à grands pas, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de fatigue; & moi-même je n'oserois, de peur de l'affliger trop, l'aller tirer de ces rêveries tristes & profondes. Je n'ai trouvé jusqu'ici qu'un moyen de le rappeller au presbytere. La musique a conservé sur lui tout son empire. J'ai pourtant éprouvé que les sons du piano ne suffisoient point pour l'attirer: il faut que j'y mêle ma voix. Aussi-tôt que ses éclats retentissent jusqu'au fond de sa solitude, il la quitte, il s'approche machinalement, il vient jusqu'à la porte de la chambre où je suis, il s'y arrête, il écoute immobile. Un grand changement ne

m'a point échappé, ma sœur : elles ne peuvent plus le distraire que foiblement, ces ariettes si gaies dont je l'ai vu long tems engoué ce n'est que par des chants plaintifs que je parviens à charmer sa douleur. Toutefois, dès que je quitte l'instrument, il retourne au bosquet solitaire ; & si je veux y précipiter sa fuite, je n'ai qu'à seulement fredonner un vers de ma jolie chanson.

Mais tantôt, je n'ai pas remarqué sans un vif déplaisir, qu'il m'etoit impossible d'obtenir le succès accoutumé. Au-lieu de revenir jusqu'à la porte de cette chambre, mon malheureux oncle s'est arrêté sous les fenêtres. Lassée de mes efforts, aussi longs qu'inutiles, je suis enfin descendue dans la cour, où je l'ai trouvé reposant sur un banc de pierre, & dans une espece d'assoupissement

léthargique. Juge de ſon état, Dorothée : à ſon réveil il s'eſt ſenti trop foible pour aller chez Madame d'Etioles. Il n'a pu ſe traîner que juſqu'à ſon fatal boſquet : c'eſt-là que je l'ai vu retomber dans un mortel accablement. Quelques ſoins que m'ait ſuggérés mon inquiétude, il n'eſt rentré au presbytere qu'au coucher du ſoleil. Alors en lui préſentant quelque nourriture, j'ai cru devoir lui rappeller que depuis près de vingt-quatre heures il n'avoit rien pris. Qu'importe, m'a-t-il dit, ſi je n'ai pas faim ? — Mon oncle ! mon cher oncle ! vous voulez donc mourir ? — Eh bien, ma fille ! quand on ne vit plus que pour ſouffrir ! A ces mots il s'eſt retiré dans ſa chambre ; j'y vois encore de la lumiere, & demain, quand je m'éveillerois avec l'aurore, je trouverois que M. Sévin

nous a prevenues. Il y a tout lieu de penſer, ma ſœur, que le ſommeil abrege rarement ſes nuits.

Te préſenter cet effrayant tableau de ſes peines, c'eſt, je le ſens bien, tracer celui de mes devoirs. Il n'y a plus à balancer! il n'y a plus à différer! il faut.... partir. Comment reſter plus long-tems dans une maiſon où je fais le perpétuel tourment du plus généreux, du plus infortuné des hommes? Il faut partir. Mon abſence ne peut cauſer ici des maux comparables à ceux que mon ſéjour y entraîne. Cependant, que deviendrai je?... je n'en ſais rien; mais il faut partir.

Quoi! ce jeune homme à ſon retour ne trouveroit plus?..... Il n'y ſurvivroit pas! & moi-même!.... Dorothée, ma chere Dorothée, m'abuſerois-je d'un fol eſpoir? Crois-tu

que Madame d'Etioles ? ..... Mais, qu'elle m'accueille ou me repouſſe, il faut partir.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, ce 28 Août 1782, midi.

CE matin je me ſuis levée de très-bonne heure : déjà mon oncle étoit deſcendu. Quoi ! ſi tôt, m'a-t-il dit : vous avez preſſenti qu'il étoit bon de prolonger cette matinée. Auſſi-tôt il m'a propoſé d'aller au jardin. Nous nous y ſommes promenés long-tems & par-tout, excepté dans le boſquet ! Enſuite il m'a priée d'arroſer quelques fleurs ; & encore de paliſſer une chevre-feuille, puis il a ſiflé ſes jolis oiſeaux, pour qu'ils vinſſent enſemble recevoir mes careſſes. Un moment après, ſur le de-

sir qu'il en a témoigné, nous sommes rentrés dans le presbitere, où je l'ai décidé plus facilement que je ne l'espérois à déjeûner avec moi. Bientôt il m'a pressée de chanter. Enfin, comme neuf heures sonnoient, il m'a dit avec une agitation très-marquée : allons, il est tems, Juliette ! il est tems !..... Nous n'avons point vu Madame d'Etioles hier : ne me rendrez-vous point le service de lui porter ce billet ? — Très-volontiers, mon oncle ! Je partois, il m'a rappellée : quoi ! si vîte ! Helas où courez-vous ? Je vous damande un instant, Juliette ! Je ne vous demande plus qu'un instant. — Mon oncle, j'ai cru, par ma promptitude, vous donner une preuve.... Il ne m'a pas permis d'achever, & du ton le plus tendre à la fois & le plus déchirant : Juliette, adieu ! adieu, ma fille ! —

Mais tout-à-l'heure je.... — Ma niece, a-t-il encore interrompu, le plus court voyage peut devenir une longue absence; ne me refusez pas un adieu. — Qu'entends-je? Vous m'épouvantez! Vous auriez conçu contre vous-même quelque projet finistre? — Qui? moi! ma fille, moi! vous me connoissez donc bien mal encore! Je puis être malheureux, Juliette; jamais, jamais je ne ferai criminel. Rassurez-vous, je vivrai. Hélas, je vivrai!.... Vous, cependant, enfant trop aimable & trop chere, allez; remettez cette lettre à votre noble amie, &.... pour jamais adieu!

Alors il tombe sur une chaise. Son visage offre les signes de la plus grande altération: un mouvement convulsif agite tout son corps tremblant.

Oh! mon oncle! mon oncle! — Que mon état ne vous effraie pas, dit-

il ; depuis long-temps mes yeux.... n'ont plus de larmes. Elles me suffoquent maintenant... Elles cherchent un passage : si je pleure, je suis sauvé. Mais, partez, ma fille, partez donc... Je vous l'ordonne, au nom du plus grand sacrifice dont un homme puisse être capable ; au nom du sacrifice qu'il faut que je m'impose. — Mon oncle ! mon cher oncle, adieu ! — Allez, Juliette ! Fille charmante, allez ! Et si jamais vous m'accordez un souvenir ; ah ! je vous en conjure ! qu'il ne soit pas seulement de compassion : Juliette, qu'il soit aussi, je l'ai bien mérité peut-être, qu'il soit de bienveillance & d'estime.

Ces dernieres paroles porterent jusqu'au fond de mon ame un attendrissement dont je ne fus pas maîtresse de modérer le transport. Mon oncle avançoit sa main pour chercher la mienne : je

je la pris ; je la ſerrai, j'y poſai mes levres ; j'y laiſſai tomber une larme, & ſoudain je me précipitai dehors ; & comme je traverſois la cour, j'entendis les ſanglots de cet infortuné ; & comme je fermois ſur moi la porte du presbytere, un adieu vint encore frapper mon oreille. Celui-là fut le dernier, ma ſœur ; mais, duſſé-je exiſter cent ans, je n'oublierai pas celui-là.

Cependant j'arrive chez Madame d'Etioles, dans une agitation difficile à rendre. Mes eſprits ne ſont pas ſeulement troublés de tout ce que je viens de voir & d'entendre : trop préparée encore aux demandes peut être indiſcrettes que renferme la lettre dont je ſuis porteur, j'attends avec la plus vive inquiétude l'effet que va produire ſa lecture. Elle eſt en un inſtant parcourue, dévorée, pour ainſi dire. Madame d'Etioles donne en

même-tems des marques de surprise, de tristesse & de joie. Ensuite, au lieu de s'expliquer, elle me prend par la main, & me conduit dans un appartement voisin. Ma chere Juliette, dit-elle alors, voici la chambre que je vous prie de vouloir bien occuper. Soyez dans ma maison votre maitresse absolue; daignez y devenir un second moi-même. Ah! si mes consolations vous sont nécessaires, je n'ai pas un moindre besoin des vôtres. — Madame... — Ce n'est pas Madame, c'est mon amie qu'il faut dire, s'écrie-t-elle, en m'embrassant.—Mon amie, ma généreuse amie, j'ignore ce qu'il peut écrire; mais vous, si vous saviez en quel état je l'ai laissé. — Ce qu'il m'écrit, vous l'allez voir, répond-elle en me remettant la lettre. Quant à son état, tranquillisez-vous. Je vais lui donner un domestique qui

veillera ſur lui, qui ne le quittera plus. On en prendra le plus grand ſoin, je vous le promets : Dolerval & moi ſommes aſſez riches pour que ſon ami ne manque de rien. Cependant je vous laiſſe. Un peu de recueillement vous eſt apparemment néceſſaire : quand il ne vous conviendra plus d'être ſeule, vous ſavez où me rencontrer.

A ces mots elle ſort. Je reſte confonduc de la maniere noblement ſimple avec laquelle cette femme céleſte me comble de bienfaits.

Dorothée, je ne te dis pas combien m'a fait verſer de pleurs la lettre de mon malheureux oncle : je me borne à t'en envoyer la copie.

LE CURÉ SÉVIN A MADAME D'ETIOLES.

St. Cyr, le 28 août 1782, deux heures du matin.

ENFIN, mon heure eſt venue. Les ténebres de cette nuit qui m'environnent ſont moins épaiſſes que celles dont ma raiſon commence à s'offuſquer. Ma vertu, ma trop foible vertu chancelle. Encore un jour, & peut-être je perds tout le fruit de ma pénible réſiſtance! & peut-être j'outrage ſa pudeur d'un aveu qu'elle ne doit jamais entendre! Mon heure eſt venue... Il preſſe le douloureux ſacrifice!..... Allons, que la ſéparation... Que le déchirement ſe faſſe! qu'un grand malheur m'épargne un malheur plus grand! Et puiſqu'il faut toujours la

perdre, ah du moins perdons-là ſans l'avoir offenſée !

C'eſt à vous, Madame, qu'appartient l'honneur de la recevoir. Je dois à vos vertus cette récompenſe, de leur confier l'objet de l'amour innocent de votre frere & de mes coupables tendreſſes. Coupables ? mais pourquoi ? Pourquoi cette différence entre l'infortuné Sévin & le trop heureux Dolerval ? D'où viennent ces iniques inſtitutions qui me privent des droits qu'on lui laiſſe ? Par quel prodige ne m'eſt-il pas permis, comme à lui, d'être un homme ? Quelle puiſſance enchaîne ſur la terre des facultés que le ciel m'a données, & me conſerve entieres ? O vous, barbares, qui ſans rougir avez prononcé, que le jour où l'on me feroit prêtre je ceſſerois d'aimer ce que, dans ſa bonté pour nous, Dieu créa de plus adorable, que n'a-

vez-vous fait auſſi, ce jour-là, qu'il ne me reſtât ni mes oreilles pour entendre, ni mes yeux pour voir, ni mon cœur ſur-tout, ni mon cœur pour ſentir ?

Mais que leur importe de nous donner des loix injuſtes, abſurdes, inexécutables ? ne ſont-ils pas ſans ceſſe au-deſſus des loix ? Ils ne le ſont que pour nous, pour nous qui ne ſerions pas dignes de leurs regards, s'ils ne tiroient quelque avantage de notre oppreſſion, pour nous race vile, abâtardie, mépriſée... & sûrement très-mépriſable, puiſque dans notre abaiſſement ſtupide nous mettons encore quelque gloire à leur obéir.

Et quand on voudroit ſe diſpenſer de leur obéir, le moyen de ſoulever les fers dont ils vous tiennent écraſé ! moi, miſérable, ai-je, dans l'état qu'ils m'ont fait embraſſer, ai-je encore ſeu-

lement la figure humaine ? Quelle fille, je dis une fille pudique, modeſte comme elle, pourroit, en me voyant dans ces habits de proſcription, ſoupçonner que j'appartiens à ſon eſpece ? Et ſi, dans l'excès d'un fol eſpoir, j'avois oſé lui dire : Juliette, il faut vous poſſéder ou mourir ! ne m'eût-elle pas auſſi-tôt répondu : Que peux-tu me propoſer, inſenſé ! Regarde ces vêtemens lugubres qui t'enveloppent, ils ſont à mes yeux le ſigne continuel de ta réprobation ; c'eſt ton propre deuil que tu portes. Va, malheureux ! cours ouvrir à quiconque le demande les portes de l'hymen : toi, tu n'y dois jamais entrer. Tu n'apporterois aux pieds des autels que de vains ſermens : ton Dieu ne les peut plus recevoir depuis que les hommes le lui ont défendu.

Oh ! quel extrême changement, s'il

m'eût été poſſible d'aller, dans quelque autre profeſſion réputée moins honorable, reprendre en effet toute la dignité de mon être ! alors peut être tu ne l'aurois pas emporté, trop heureux Dolerval ! j'aurois oſé te la diſputer. Oui, je te l'aurois diſputée ; à toi ! A toi comme aux plus aimables de la terre ! Eh ! le plus aimable, n'eſt-ce pas le plus ſenſible ! Qui donc l'eût mieux chérie que je ne l'adore ?... O bonheur !... bonheur ſuprême ! elle ſeroit devenue... mon épouſe ? Elle auroit pu m'aimer ! j'aurois pu l'obtenir !... Ecartons cette idée ! cette idée eſt affreuſe !... inſupportable ! elle porte dans mon cœur un feu dévorant ! Tout mon ſang bouillonne & s'embraſe !... Je ſens un déchirement ! un déſeſpoir !... Qu'entends je ? tous les vents du midi ſont déchaînés !... l'éclair ſillonne la nuée !... la foudre

gronde ! attends, attends, Dieu vengeur. Je cours au devant de tes coups ; j'y cours, & puiſſes-tu m'anéantir !

Quatre heures du matin.

COMMENT ai je interrompu cette lettre ? Qui m'a tranſporté dans le boſquet que je quitte ? A quel accablant ſommeil m'y ſuis-je laiſſé ſurprendre ? De quels étranges rêves me ſuis-je trouvé tout d'un coup aſſailli ? Quel eſt enfin l'état d'où je ſors !.. reliſons.. Les vents ! l'éclair ! la foudre !.. Helas ! à mon réveil j'ai vu la nature tranquille : l'orage étoit dans mon cœur.

Ah, par pitié, qu'on l'éloigne de moi, cette enfant dont la préſence me plaît & m'inquiete, dont la voix me careſſe & me dechire ; dont le regard m'attire & me brûle ; cette dangereuſe enfant qui ne dis pas une

parole que je ne retienne, qui ne fait pas un geſte que je n'applaudiſſe, pas un mouvement que je n'admire ! & dont chaque mouvement, chaque geſte, chaque parole, verſe dans tous mes ſens un mortel poiſon. Qu'on l'éloigne ! qu'on me l'enleve ! qu'on me l'arrache ! il en eſt tems !... S'il n'eſt déjà trop tard !

Madame, je vous la remets. A votre tour protégez... Ne faut-il pas, pour ſa ſûreté même, que vous ſachiez tout ce que ſa jeuneſſe, indignement pourſuivie, doit inſpirer d'intérêt ? & quand l'aveu du miſérable état où je ſuis m'échappe, pourroit-elle ne pas me pardonner de révéler le ſecret de ſes infortunes, exemptes de honte : je n'en doute pas ; on n'en ſauroit douter ſans crime. Madame, il exiſte, le croiriez-vous ? il exiſte des monſtres capables de haïr ce chef-

d'œuvre de la nature & de l'éducation ! Défendez Juliette de leurs fureurs. Conſolez-la de leur iniquité, qui n'aura point d'imitateurs. Juliette!.. elle n'eſt pas Juliette ; elle n'eſt pas la niece du pauvre Sévin. Le ciel lui devoit, ſelon nos préjugés, une noble origine ; & quelle que ſoit l'illuſtration de la ſienne, il ne fut pas juſte envers elle, s'il ne la mit point ſur un trône. Tranquille dans ma retraite, j'ignorois qu'il eut pris plaiſir à former un être ſi ſupérieur à tous. Un jour, elle vient au lever de l'aurore ; mais l'aurore étoit moins brillante, mais elle avoit plus d'éclat que le plus beau jour. Elle vient accompagnée de ſes graces, charmante dans ſon effroi, forte de ſa détreſſe, toute puiſſante dans ſon abandon. Elle paroît, elle parle, elle ordonne. Inſenſé ! je m'eſtime trop heureux de recueillir cette

fille du ciel. Téméraire ! je ne vois pas que s'il eſt poſſible de braver la nature alors qu'elle fait entendre ſa voix ſeule, on ne lui réſiſte plus dès qu'elle a fortifié ſon pouvoir du ſuprême pouvoir de la beauté.

Que j'ai payé cher cette erreur de ma confiance ! & cependant admirez l'excès de mon égarement ! malgré ce que j'ai ſouffert, & quoique je doive ſouffrir encore, je ne craindrois rien tant que de retomber dans le néant de ma premiere indifférence. Tous les ſentimens doux & pénibles que puiſſe porter au cœur d'un mortel cette paſſion qui ne ceſſe de dominer la foule des paſſions qu'elle fait naître, je les ai ſucceſſivement & à la fois nourri dans leur plénitude. J'ai connu de l'amour ſon trouble naiſſant, ſon modeſte embarras, ſes rêveries timides, ſa langueur touchante, ſa courageuſe

geuſe retenue, ſes vertueux ſacrifices. J'ai goûté le charme douloureux de ſes combats, la douce folie de ſes eſpérances, le rapide enchantement de ſes rêves. — Hélas! je n'ai pas toujours au dedans de moi maîtriſé ſa brûlante énergie, ſes deſirs dévorans, ſes projets coupables. Pour mon tourment, ſur-tout, j'ai ſenti cette jalouſie cruelle, vautour rongeur, vaincu cent fois & mille fois triomphant. Ah Dolerval! ah mon ami! pardonne. Tu le peux, tu le dois: la clémence eſt facile au rival préféré. Fortuné Dolerval, quiconque eut le mérite de lui plaire, ſera digne de l'obtenir. Poſſéde-la: tu la rendras heureuſe; & voilà ma plus chere attente. Je ne trouve de conſolation véritable que dans l'eſpoir de ſa félicité.

Madame, dites-lui... non, ne lui dites rien. Remettez-lui... cette lettre: remettez-la lui, je vous en conjure: Hélas, quand vous la lirez, je reſterai ſeul dans le monde, abſolument ſeul! elle n'embellira plus ce ſéjour. Je l'aurai perdue, à jamais perdue! L'infortuné Sévin ſera mort pour elle. Ah, Juliette, qu'il vous reſte au moins quelque choſe de moi. Recevez ce monument de votre force & de ma foibleſſe. Daignez le recevoir & le conſerver. Juliette, s'il reſpire un amour malheureux que vous deviez ignorer toujours, ah vous y trouverez auſſi l'expreſſion du profond reſpect dont je ne me ſuis jamais écarté près de vous, de ce reſpect vraiment religieux que n'ont ceſſé de me commander vos vertus toute-puiſſantes, même contre vos charmes.

Moi cependant, quand le tems aura, de sa main secourable, cicatrisé la plaie de mon cœur, je m'environnerai des plus doux souvenirs; j'irai dans ce jardin où je l'ai vue travailler en jouant, adroite comme les graces, légere comme le zéphir. Mes pas y rechercheront l'empreinte de ses pas. Je tâcherai de rendre immortelles les fleurs qu'elle a cultivées. Celui de mes oiseaux qu'elle préféroit, mon oiseau maintenant le plus cher, il apprendra sans peine à répéter son nom. Quelquefois je reviendrai m'asseoir auprès de l'instrument où couroit sa main brillante & rapide : là, d'une oreille attentive, je m'efforcerai de surprendre encore les accens de la voix la plus enchantereſſe. Mais jamais, non jamais, je n'oserai profaner d'un regard le sanctuaire où ses nuits s'écouloient paisibles.

Ainſi, dans ma retraite, tout me parlera d'elle ; & du moins ſon image adorée ne m'échappera qu'avec mon dernier ſoupir.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Tours, le 10 ſeptembre 1782.

COMBIEN je me ſens affectée de tes nouveaux chagrins, ma chere Dorothée ! que ne m'eſt-il permis de voler tout-à-l'heure à Paris, pour t'y prodiguer les conſolations dont je ſuis capable ! mais la haine d'une mere & la férocité de ſon fils m'ont à jamais ſéparée de ma ſœur : de tous les coups que leur injuſtice me porta, celui-ci fut le plus cruel ; & chaque jour me le rend plus ſenſible. Comment ne me trouverai-je pas fort à plaindre moi-même : lorſque toutes les per-

ſonnes à qui je m'intereſſe ſont dans le malheur ? Cette femme qui compte ſes jours par les œuvres de ſa bienfaiſance, qui ne vit que pour aller chercher l'infortune & la conſoler, qui ne s'occupe que de la félicité de ceux qui l'entourent, qui ne ſonge ſur-tout qu'à me donner des preuves nouvelles de ſon amitié tendre ; eh bien, le ſort ne ſe laſſera point d'éprouver ſon courage ! & ſon frere ne reviendra point !

Tu te ſouviendras peut-être que dans les premiers jours je m'étonnois de ce que Madame d'Etioles ne m'interrogeoit nullement ſur mes ſecrets en partie dévoilés dans la lettre de mon oncle. Depuis, j'ai réfléchi que ce pouvoit être de ſa part une diſcrétion néceſſaire, une délicateſſe dont les circonſtances lui faiſoient en quelque ſorte la loi. Doit-elle en

effet folliciter les épanchemens d'une amie qu'elle ne peut honorer de toutes ses confidences? chacun la croit dans le veuvage; elle continue de me faire à moi-même un myſtere de ſon ſecond hymen. Je ne prétends ni ſurprendre ſa confiance, ni l'arracher; & puiſqu'elle m'en refuſe cette marque, c'eſt qu'elle y eſt obligée: je le veux croire. En attendant je ſuis privée de l'unique conſolation qui me reſteroit, celle de voir ce que ſon frere lui dit de moi dans les lettres que chaque courier apporte régulièrement; voilà, ſans doute, ce qui me fait encore trouver les journées longues dans la ſociété de cette femme d'ailleurs ſi charmante.

Et puis, n'ai-je pas un autre ſujet de peine? la maladie de mon oncle continue toujours. Le chagrin de notre ſéparation l'a jetté dans un état

de langueur, dont il ne peut revenir qu'avec le tems. Nous envoyons chez lui tous les matins ; mon excellente amie s'y rend tous les ſoirs ; & moi, Dorothée, j'attends triſtement de ſes nouvelles. Tu ſens bien que je n'y puis aller. Jamais je ne le dois revoir... pauvre Monſieur Sévin !

Ma ſœur, quand je vois l'infortune pourſuivre ainſi tous ceux qui m'aiment, je me dis avec amertume, & ſans trop de fondement à la vérité, que peut-être ce généreux Boville vivroit encore s'il n'avoit pris à mon ſort un trop vif intérêt. Je me dis que mes deſtinées auront influé ſur les ſiennes. Alors je tremble que cette Madame d'Etioles, ſi belle & ſi bonne, n'ait quelque jour à ſe repentir de m'avoir connue. Eh mon Dieu ! s'il alloit arriver quelque malheur à ſon frere ! Adieu, ma ſœur,

j'ai des idées noires qui ne pourroient qu'ajouter à tes afflictions : adieu.

LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 2 octobre 1782.

MA chere Dorothée, félicite ta sœur : il est ici depuis dix jours ; & cependant plains-moi : c'est demain qu'il repart.

Dans quel enchantement se sont écoulées, ces journées heureuses ! comme les passions prolongent le tems ou l'abregent ! en son absence, les heures étoient des siecles : dix jours avec lui n'ont duré qu'un instant.

Aussi comment peindre le charme de nos occupations & de nos délassemens, de nos entretiens & même de son silence ! qu'il y a toujours

d'expreſſion dans ſon ſilence ! & que ſes ſoins ſont empreſſés ! & que ſes attentions ſont tendres ! mais en même-tems quelle réſerve reſpectueuſe dans ſes diſcours, & dans ſes manieres quelle délicate retenue ! croirois-tu que depuis ſon retour il ne m'a pas oſé dire un mot de... de l'amour dont on voit qu'il brûle ! il eſt vrai que ſa ſœur.... comme il l'idolâtre, comme il en eſt aimé ! Combien ils ont l'air de me chérir tous deux ! ſa ſœur ne ſauroit ſe paſſer de moi, ſa ſœur ne me quitte pas. Lui, dès qu'il n'eſt plus avec ſon Eléonore, il la cherche : tu vois Dorothée, que nous ſommes à peu près inſéparables ; de ſorte que je me demande quelquefois ſi Madame d'Etioles ne m'eſt pas encore plus tendrement attachée qu'à ſon frere, & ſi ſon frere n'a pas plus d'amitié pour

elle que d'amour pour moi ? Quant à lui néanmoins j'ai quelques raiſons de croire qu'il ne pourſuivroit pas ſa ſœur avec tant d'ardeur, s'il ne ſavoit très-bien qu'une autre perſonne eſt toujours avec elle. Plus d'une fois je le ſurprends quand il revient tout échauffé du dehors; je le ſurprends qui s'écrie dans un premier mouvement : Picard, où donc eſt Mademoiſelle?... & tout d'un coup il s'arrête, il ſe reprend : Madame d'Etioles ; faites-moi le plaiſir de me dire où elle eſt.

Ce devroit être un ſpectacle toujours enchanteur que celui de la tendre union qui regne entre ces deux perſonnes également ſenſibles aux premieres affections de la nature. Toutefois il m'a ſouvent pénétrée d'une affliction profonde, en me rendant plus amer le regret de notre éter-

nelle ſéparation, Dorothée. Souvent, par un retour plus funeſte encore, il éleve du fond de mon cœur je ne ſais quel ſentiment confus d'horreur & d'effroi contre.... N'écarterai-je jamais cet affreux ſouvenir; ne pourrai-je entiérement l'oublier, le barbare!

Reportons nos regards, arrêtons nos penſées ſur ce couple intéreſſant, modele parfait de l'amour fraternel. Ah, qu'il eſt digne d'inſpirer tous les doux ſentimens qu'il éprouve, ce ſéduiſant jeune homme! & comme elle mérite en effet ſa tendreſſe, Madame d'Etioles qui, par ſes leçons bien moins que par ſon exemple, a développé la foule des bonnes diſpoſitions de ſon frere!

Elle doit toujours infiniment gagner à ſe faire connoître, cette femme

céleſte. Quiconque la rencontrera quelquefois, demeurera ſans doute enchanté de ſes talens & de ſes attraits ; mais dans le bonheur d'une liaiſon plus intime, c'eſt ſon ame qu'on appréciera. Son ame ! elle eſt plus belle encore que ſa figure ! & ſon eſprit, ſi bien cultivé, favoriſé d'ailleurs de tant de graces naturelles ; & ſon heureux caractere ; & cette douce égalité d'humeur que ſes longs chagrins ne ſauroient altérer ; à quoi les comparer, ſi ce n'eſt à l'excellent caractere, à l'eſprit aimable, à l'humeur charmante de ſon frere & de ſon éleve.

Penſes-tu qu'il ne l'égale pas auſſi par les qualités du cœur ? Eh mais, Dorothée, c'eſt demain qu'il part.

Il en eſt déſolé. Je le vois bien, moi, qu'il en eſt déſolé ! Cependant il me quitte ! Il ſe fait cette violence !

lence ! Et pourquoi ? Pour travailler à finir les peines de ſa ſœur ; ou peut-être même ſeulement afin de la ſoutenir par les rêves de l'eſpérance.

Et veux tu ſavoir juſqu'à quel point il pouſſe les attentions de l'amitié ? Ma ſœur, il a tout exprès amené de Paris un médecin pour mon malheureux oncle. Cependant on m'aſſure que M. Sévin n'eſt pas en danger. Mais il a beſoin de beaucoup de ménagement ; & peut-être qu'après pluſieurs années de langueur, l'eſpece de mélancolie dont il eſt affecté le conduiroit à la conſomption, ſi l'on y prenoit garde. Pauvre M. Sévin ! Pourquoi m'a-t-il connue ? ou plutôt pourquoi l'a-t-on jetté dans une profeſſion qui peut-être n'eſt pas faite pour un homme ſenſible ? Pauvre M. Sévin !

Son ami lui donne chaque jour, ſoir & matin, plus d'une heure. Il eſt toujours bien triſte quand il revient du presbytere : je lui tiens compte de ſes ſollicitudes & de ſa commiſération que je partage.

Heureuſement je le vois tourmenté d'une autre peine. Je dis heureuſement, parce que cette extrême réſerve de ſes diſcours, que je louois tout-à-l'heure, & dont je ſuis infiniment touchée ſans doute, deviendroit néanmoins en quelque ſorte inquiétante, s'il n'étoit pas très-facile d'appercevoir que ce n'eſt point ſans de grands combats qu'il garde le ſilence. Quelquefois après pluſieurs minutes de rêveries & d'irréſolutions, entraîné par un tranſport involontaire, il paroît prêt à m'avouer ſon eſpoir ou ſes craintes. Mais d'un geſte, d'un mot, d'un regard, Madame d'Etioles, ſorte

de ſon aſcendant, réprime auſſi tôt ces mouvemens impétueux. Madame d'Etioles ſemble un Dieu plus puiſſant que moi, qui tient dans ſes mains l'ame toute entiere de ce jeune homme docile & ſoumis juſques dans ſes plus vives agitations.

Cependant c'eſt demain qu'il part. Demain... demain nous nous ferons de triſtes adieux.

LA MÊME A LA MÊME.

Le 3 octobre, midi.

OH, ſes adieux! je ne devinois pas ce qui devoit leur donner un plus grand degré d'intérêt.

Il alloit partir, il s'éloignoit au déſeſpoir. Et moi, la voix tremblante, le cœur gros de ſoupirs, les yeux baignés de larmes, je n'avois pourtant oſé qu'à peine exprimer le vœu

de ſon prompt retour. Tout à-coup il revient, il ſe précipite vers nous, il tombe à mes pieds. Sa ſœur veut réprimer ce tranſport nouveau : non, non ! s'écrie-t il : j'ai déjà trop ſouffert de ce cruel ſilence ; je n'y réſiſte plus. Puis s'adreſſant à moi : je ſuis bien malheureux ! L'amour dont je brûle pour vous ? cet amour ſi tendre, ſi pur, ſi légitime, il ne vous touche pas. Vous voulez nous reſter inconnue. Vous vous obſtinez à n'être pour nous que Juliette. Et toi mon Eléonore, arrache lui donc ſon ſecret. Laiſſe une délicateſſe qui me tue, commence par lui confier tous les tiens : confie-les lui par pitié pour moi !

Madame d'Etioles alloit parler, je me hâte de la prévenir : mon amie, je ſerois, n'en doutez pas, flattée de vos confidences, & jaimerois à m'en

montrer digne. Mais avant tout, je dois vous avertir qu'elles ne pourroient déterminer les miennes. Depuis long-tems ma confiance vous est acquise toute entiere ; & puisque j'en ai jusqu'aujourd hui retenu les épanchemens, c'est que je suis malheureusement condamnée à les retenir toujours. Elle me répond : ma chere Juliette, n'attendez pas que je me justifie de ma discrétion, je vous en laisse apprécier les motifs. Et maintenant recevez mes aveux : rien ne paroît plus m'imposer la loi de me priver des consolations d'une amie telle que vous. Aussi-tôt elle m'apprend ce qu'elle croit que j'ignore ; son second mariage & la captivité de son époux. Voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire, ajoute-t-elle : je ne vous révele ni le nom de mon mari, ni la malheureuse af-

faire qui l'obligeoit à vivre inconnu, parce que ce ſont là des ſecrets qui me ſemblent encore n'appartenir qu'à lui ſeul. Vous les eût-il confiées, Dolerval, s'il eût penſé que vous ne vous feriez aucun ſcrupule d'en inſtruire la perſonne que vous aimeriez? Et ne me répétez plus cette objection dangereuſe : que Mademoiſelle eſt digne de toute votre confiance. Il n'y a point d'amant qui ne ſoit prêt à vous en dire autant de celle qu'il diſtingue ; ainſi le principe, inconteſtable en ſoi, périroit par la foule des exceptions ; ainſi l'amitié n'auroit plus de ſecrets dont l'amour ne pût s'emparer. Dolerval, je vous l'avois dit cent fois, & moi-même j'en ai fait, il n'y a pas long-tems, la triſte expérience : ſi l'on veut, toujours remplir des devoirs pénibles,

il ne faut jamais ſe haſarder à raiſonner avec eux.

Cependant ſon frere paroît ne pas l'entendre : ſon frere eſt dans l'accablement du déſeſpoir. Jamais, s'écrie-t-il douloureuſement, nous ne connoîtrons ſon ſort! Je ne pourrai donc jamais l'obtenir! Et cette union fortunée dont l'eſpoir ſoutenoit...—Vous voyez combien il vous aime, interrompt Madame d'Etioles en me preſſant dans ſes bras : d'un mot vous adouciriez mes infortunes, puiſque vous commenceriez la félicité de ſa vie. Quoi! ne pouvez-vous, comme moi, révéler de vos deſtinées ce qui vous regarde ſeule, & taire ce qui n'intéreſſe que vos... ennemis, puiſqu'on prétend qu'il eſt poſſible que vous en ayez.

Que te dirai-je, Dorothée! ſoit

que les réflexions de Madame d'Étioles euſſent fait briller à mes yeux un rayon d'eſpérance, ſoit que le ſpectacle des agitations de ce jeune homme me fut inſupportable, je n'ai pu retenir ces mots : quelque fortunée que puiſſe vous paroître cette union dont vous parlez, je vous connois, vous en goûteriez foiblement les douceurs, tant que votre ſœur reſteroit malheureuſe. Allez, Dolerval, travaillez à lui rendre l'époux qu'elle adore. Hâtez-vous de le ramener. Alors je verrai... Je vous dévoilerai la plus grande partie de mes malheurs... Je vous dirai mon nom, s'il eſt poſſible ; & vous jugerez quels moyens peuvent ſurmonter les nombreux obſtacles...

L'impatience de ſa joie ne lui permet pas de me laiſſer achever. Sa ſœur eſt accablée de ſes careſſes ;

il me prodigue les remercîmens les plus tendres ; & bientôt je l'entends me demander la permiſſion de m'écrire.—Directement ?... Non... non... Eh bien, ſeulement une fois : au moment où la liberté de votre beau-frere viendra de vous être accordée ! Que l'heureuſe nouvelle m'en ſoit adreſſée ! que ce ſoit moi qui goûte l'indicible ſatisfaction de l'apprendre à mon amie !... Et vous, Dolerval, tâchez d'arriver auſſi-tôt que votre lettre.

A peine ai-je dit, Madame d'Etioles m'embraſſe tendrement. Lui, verſe des larmes de joie ſur ma main que ſa ſœur vient de lui livrer. Cependant l'heure preſſe : cent fois il s'éloigne : il revient cent fois. Enfin il part... Maintenant nous voilà ſeules.

DOLERVAL A MURVILLE.

Paris, le 21 novembre 1782.

JE commence à me flatter qu'elle va finir, ma trop longue abſence, Murville ; j'eſpere que bientôt il me ſera permis de vous apprendre les motifs preſſans & l'heureux ſuccès de ce voyage qui paroît vous inquiéter ſi fort. Quant à ce ſilence de pluſieurs mois dont vous vous plaignez, j'avoue que j'avois cru devoir prendre le pénible parti de ne vous écrire qu'au moment où je n'aurois plus rien à redouter de mon indiſcrétion, ni de vos conſeils. Vous m'aviez rendu ſi coupable envers la prétendue niece de M. Sévin !

Enfin j'y touche à ce moment ſi deſiré, ſi deſirable, où je puis même

avec vous me livrer ſans péril aux épanchemens de ma joie. Mon frere, ce n'étoit point, de quelque maniere que vous veuillez l'entendre, ce n'étoit point une niece de M. Sévin, cette adorable perſonne à qui vous ne rendiez aucune juſtice. Depuis trois mois elle habite la maiſon de ma ſœur, depuis trois mois elle fait l'unique conſolation de Madame d'Etioles. Et moi, ſelon toute apparence, j'y vais inceſſamment revenir, à Tours; j'y vais... Dites-moi, Murville? ſans doute il vous ſera poſſible de vous dérober, vers la fin de la ſemaine prochaine, ſeulement pour quelques jours, aux devoirs de votre place? Vous viendrez chez notre Eléonore? vous ne manquerez pas une fête délicieuſe... Ah, vous pourrez vous glorifier d'avoir pour belle-ſœur une des plus char-

mantes femmes du monde ! Tenez ! tenez ! j'ai de mémoire deſſiné ſon portrait. Une eſquiſſe très-imparfaite ſans doute ! Pourtant mon plus grand plaiſir eſt d'en multiplier les copies. Je n'en ai que trois encore ! Eh bien, je conſens à vous en donner une. Je vous l'envoie, mon frere ; & c'eſt un vrai ſacrifice que je vous fais.

Adieu, Murville. Vous viendrez à mon mariage, n'eſt-ce pas ? Vous ſerez témoin de la félicité d'un frere ! Et vous trouverez... oui, tout me l'annonce, vous trouverez ma ſœur dans la joie. Adieu.

DE MURVILLE A VARMONT.

Brest, le 25 novembre 1782, minuit.

VARMONT, je t'en croyois l'adroit ravisseur, & j'étois bonnement piqué; tu m'en jugeois l'obstiné gardien, & tu me boudois sottement: tandis qu'ainsi la Demoiselle nous fâchoit tous deux, un impertinent tiers s'en amusoit à nos dépens. Je te pardonne puisque tu ne l'as pas; & pardonne-moi, car je ne la tiens pas encore.

Me conseillerois-tu de l'aller reprendre? Son mauvais sort l'a jettée dans les mains de l'un de ces Céladons modernes qui, lorsqu'ils rencontrent sur leur chemin une fille de mérite, n'en font rien, rien que leur femme! Elle se trouvera cent fois

plus heureuſe d'être la maîtreſſe d'un aimable garçon comme moi ! Une choſe m'arrête : l'épouſeur eſt un homme à qui je dois quelque conſidération. Oh ! raiſon de plus pour l'empêcher de faire une ſottiſe. Fort bien ! mais ſi je lui joue quelque méchant tour, & qu'il s'en afflige outre meſure ? Bon ! cela n'iroit jamais, comme dans les romans, juſqu'à la mort. Néanmoins il eſt ſi bon enfant, que ce ſeroit cruauté de lui cauſer la peine la plus légere. A la bonne heure ! Mais quel chagrin pour moi !... Je ſuis violemment combattu, Varmont. Parle, toi, mon antique oracle, parle, que ferois-tu donc à ma place ! A ma place, entends-tu, Varmont ! Ne vas pas te méprendre, je ne dis pas à la tienne.

Au demeurant, comme à la tienne je te connois capable d'avoir moins

d'irréſolutions & de ſcrupule que moi, je prends l'utile précaution de ne te pas découvrir en quel lieu la petite perſonne ſe cache; car ſi je me décide à l'y laiſſer, je veux que vous l'y laiſſiez auſſi, mon cher. Et ſi tout au contraire, je l'y vais prendre, je vous promets cette fois de la bien garder.

Adieu, Varmont; ſans rancune, mon ami. Je t'embraſſe franchement; & renvoie-moi l'accolade.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Tours, le 7 décembre 1782, midi.

L'HEUREUSE lettre eſt arrivée (1),

(1) Cette lettre amoureuſe de Dolerval à Juliette, eſt perdue; & ne la regrettez pas: vous en trouverez par-tout de beaucoup meilleures.

ma sœur : lui-même il arrive.... ce soir ! il rend son Eléonore à la vie ! il lui ramene l'epoux qu'elle adore ; charmante femme, voilà donc vos peines finies ! comment te peindre sa joie & la mienne ? où trouver des forces pour supporter à-la-fois mon bonheur & celui d'une amie si chere ? Adieu ; je retourne m'entretenir avec elle des deux voyageurs impatiemment attendus.

Onze heures du soir.

O ma sœur, ma sœur, quel revers ! maintenant j'en suis sûre : le ciel me créa tout exprès pour épuiser sur moi sa colere, & faire le tourment de tous ceux qui me connoîtroient.

Mon amie mesuroit le tems par son impatience : la soirée nous sembloit éternelle. Enfin le bruit d'une

chaiſe de poſte nous fait treſſaillir, & nous prépare au plaiſir de les recevoir. Il entre le premier, cet inconnu dont mes vœux hâtoient le retour : il entre ſans m'appercevoir ; toute ſon attention ſe porte ſur ſa femme qu'il preſſe dans ſes bras. Hélas ! je l'ai trop bien vu, moi ; je le vois trop bien encore. Cependant je ne ceſſe d'attacher ſur lui mon regard ſtupide ; non que j'aie beſoin d'un long examen pour le reconnoître ; plus je le conſidere, & plus, dans ma ſtupéfaction profonde, je me demande s'il eſt bien certain que je veille ? ſi ce n'eſt pas un ſantôme chéri, mais perſécuteur, qui maintenant trouble ma vue ? ſi cette erreur de mes ſens ne vient pas d'un ſonge à-la-fois doux & pénible ? Il parle à mon amie, ce beau-frere que ramene un jeune homme qui croyoit

pouvoir m'obtenir : j'écoute attentive, & voudrois me perſuader que j'entends mal : mais le moyen de douter encore ! ſa voix flatte mon oreille, en même-tems qu'elle la déchire ! cet époux ſi cher à Madame d'Etioles, eh bien, Dorothée, c'eſt le mien, c'eſt le trop généreux, le trop infortuné Bovile !

Son libérateur étoit à mes genoux cependant ; & lorſqu'il comptoit ne plus m'entretenir que de ſes eſpérances, je le forçois à me témoigner de l'inquiétude. L'excès de leur amour doit il vous étonner ſi fort, & s'attirer votre unique attention, diſoit-il ? Mademoiſelle, ne daignerez-vous pas auſſi m'accorder un regard ? A peine il finit de m'exprimer ſa crainte, & je lui donne une crainte plus cruelle. Mes forces m'abandonnent tout-à-coup : je tombois, s'il

ne m'avoit retenue. Les cris qu'il pouſſe appellent ſur moi l'attention de ſa ſœur & de ſon beau-frere. Grands Dieux ! dit Bovile, c'eſt..... c'eſt l'excès de la joie !

Je reſte un moment dans cet état de défaillance, où l'on ne conſerve de ſes facultés que celle d'entendre. Mon amie & ſon frere me prodiguent leurs ſoins. Bovile ne montre pas moins d'empreſſement qu'eux. Toutefois en me ſecourant, il ne peut, dans ſa ſurpriſe extrême, s'empêcher de répéter cette exclamation, dont il déguiſe enſuite, comme la premiere fois, le véritable ſens : oui, c'eſt !.... c'eſt l'excès de la joie ! — Puis je m'en flatte ! répond ſon ami. Madame d'Etioles aſſure que ce ne peut être autre choſe. Bovile reprend : la voilà donc, cette jeune perſonne, dont vous m'avez ſans ceſſe entre-

tenu pendant le retour? Et sur l'affirmation du jeune homme : cependant vous ignorez sa naissance? Son sort vous est absolument inconnu? — Comme je vous l'ai dit, réplique M. Dolerval; mais elle va parler, nous serons unis, j'attends ma récompense; & quel amant plus fortuné?... Voyez, dans cet état, comme elle est encore belle!... La voilà! la voilà qui revient!

En effet, je commençois à reprendre l'usage de mes sens. Mon infortuné bienfaiteur, à qui le péril plus prochain rend toute sa présence d'esprit, s'empare de ma main, qu'il frappe doucement, comme s'il ne vouloit que hâter mon retour à la vie, mais sans doute afin de m'avertir aussi d'apporter à ses discours, ainsi qu'à notre situation critique, la plus scrupuleuse attention. Dolerval, dit-il en élevant

la voix, ne vous feriez-vous pas flatté d'une eſpérance trop facile ? Puiſque cette jeune perſonne vous garda ſi long-tems des ſecrets de cette nature, elle y fut apparemment déterminée par des conſidérations majeures. Pouvez-vous être sûr que les circonſtances lui permettront de s'expliquer maintenant auſſi-tôt que vous le deſirez ? — Oui, réplique le jeune homme : j'ai ſa parole ; & qu'y auroit-il de plus ſacré que ce qu'elle a promis ?

Alors ne pouvant retenir un premier mouvement de déſeſpoir, je m'écrie : Ah Dolerval, qu'avez-vous oſé dire ! ah, le ſavez-vous bien tout ce que j'ai promis ? & ſoudain je ſuis frappée des malheurs qui menacent Madame d'Etioles. Un ſentiment de commiſération m'emporte dans ſes bras : mon amie, ma chere amie,

tremblez d'apprendre... mon fort ; il eſt affreux !... car je ne ſuis pas la ſeule, ni la plus à plaindre ! Peut-être j'allois continuer, peut-être j'allois me trahir ; mais d'un regard plein d'une expreſſion déchirante, Bovile paroît implorer mon ſilence en faveur de ſa nouvelle épouſe, & je ſens bien qu'il faut, par pitié pour elle, lui dérober le véritable ſujet de mes douleurs.

Cependant il eſt devant moi, celui dont j'ai pleuré la fin tragique. Si j'en crois toutes les apparences & ſur-tout le vertueux caractere de ce Bovile, aſſurément incapable d'une perfidie, l'amant de Madame d'Etioles l'adoroit long-tems avant de me connoître. Lorſque, pour m'arracher à l'eſclavage du cloître, il me conduiſoit à l'autel, ce mortel généreux ne me faiſoit pas ſeulement le

sacrifice de sa fortune ; il m'immoloit encore ses plus tendres inclinations, auxquelles l'âge avancé de Madame d'Etioles laissoit quelque espérance. Je voudrois pouvoir tomber à ses pieds, & lui témoigner la reconnoissance, l'admiration dont je suis pénétrée pour lui. Dans quels lieux je le trouve pourtant, & dans quelles circonstances ! combien de témoins m'environnent ! combien de témoins chers & redoutables, qui m'imposent la loi de les tromper ou de les outrager mutuellement ! jamais femme assez malheureuse se trouve-t-elle dans une situation plus difficile & plus déplorable ! Si je laisse échapper le moindre témoignage du respectueux attachement que je porte à Boyle, ne vais-je pas également étonner & désespérer la sœur & le frere ? Néanmoins, pour conserver à Madame

d'Etioles l'erreur qui la ſauve, ne me faut-il pas en quelque ſorte trahir mon ami ? Hélas ! ne faut-il pas auſſi que je continue d'entretenir l'eſpoir de ce jeune homme, ſon doux eſpoir, auquel moi-même je m'étois laiſſée ſurprendre, & que jamais je ne dois remplir ! mais puis-je tranquillement recevoir les aſſurances de ſon amour, ſans offenſer mon époux qui les entend ?

Mon époux ! eſt-il le mien, s'il eſt celui de Madame d'Etioles ? ſans doute il a perdu tous ſes droits ſur Emilie ; ſans doute il y renonce ! & pourtant cette Emilie ſe trouve criminelle, ſi ſon cœur conſerve encore un ſecret penchant pour quelque autre. Ah Dolerval, Dolerval, vous m'êtes donc à jamais ravi !

Tant de cruelles penſées ne me tourmentent pas ſans ſe manifeſter de

de tems en tems par des ſignes extérieurs, dont mon amant s'inquiette. Je le raſſure du moins par un officieux menſonge. Je lui dis, oui, j'oſe lui dire qu'il ne faut imputer mes agitations qu'à ces pénibles combats, qu'il eſt aſſez naturel que j'éprouve, quand je vois s'approcher le moment où je dois lui révéler toutes les horreurs de mon ſort. Mais Bovile, Bovile, en ceci plus malheureux que moi, ne peut couvrir ſes chagrins d'aucun prétexte raiſonnable. Que dis-je, ſes chagrins! il lui faut, quand mille inquiétudes le dévorent, lorſqu'apparemment le déſeſpoir eſt au fond de ſon cœur, il lui faut affecter des tranſports de joie. Je ne lui trouve pas toujours l'eſpece de courage néceſſaire à ſa poſition; ſa figure & ſa voix s'alterent ſouvent au même degré : ſouvent il

tombe dans des rêveries sombres. Sa femme n'en conçoit d'abord qu'une tendre sollicitude qui se rapporte uniquement à lui. Patience & courage, mon ami, s'écrie-t-elle; puisqu'ils vous ont rendu la liberté, sans doute ils vous rendront l'honneur.

Quoi qu'elle puisse lui dire cependant, & quelques efforts qu'il fasse, elle le voit bientôt non moins profondément préoccupé. L'amante alors s'inquiette & s'afflige pour elle-même : eh quoi! dit-elle, êtes-vous plus malheureux qu'à votre retour de Cadix; ou bien vous suis-je devenue moins chere? — Ah! s'il étoit possible que je ne vous aimasse point, réplique-t-il, mon sort peut-être me paroîtroit moins... me paroîtroit assez doux. Cependant Madame d'Etioles ne s'alarme que davantage de cette

réponſe, que ſon mari refuſe d'expliquer, & dont je crois comprendre le véritable ſens.

Enfin, ma ſœur, que te rapporterai je encore de cette ſoirée, l'une des plus cruelles de ma vie? Bovile paroiſſoit chercher une occaſion de m'entretenir en particulier. Moi-même j'aurois deſiré qu'il m'aidât de quelques conſeils dans ma poſition ſi critique. Il n'y a pas eu moyen. Madame d'Etioles, ſucceſſivement inquiette & tranquille, contente & déſolée, n'a pas un inſtant quitté ſon époux; & de l'autre côté, toujours aſſis près de moi, ce jeune homme, d'abord énivré des plus douces eſpérances, ce jeune homme, du moins j'ai cru m'en appercevoir, a fini par m'obſerver avec un trouble naiſſant. Le refus de lui dévoiler mes ſecrets a-t-il vraiment ſuffi pour lui cauſer

un chagrin très-vif ? ou bien se seroit-il avisé de jouer le dépit & l'inquiétude, afin de m'arracher mes confidences ? Tout ce que je puis t'assurer, c'est qu'enfin il m'a très-ardemment pressée de m'expliquer. Toutefois c'étoit d'un ton où perçoit je ne sais quelle defiance étrangere au véritable amour qui, ce me semble, n'existe pas, s'il n'est fondé sur une entiere estime. Et tout-à-l'heure, comme j'allois me retirer, M. Dolerval m'a dit avec impétuosité : ces aveux que vous refusez, que vous voulez différer encore, pourquoi vous seroient-ils pénibles ? L'innocence poursuivie & calomniée ne paroît que plus intéressante. On ne doit point rougir de ses malheurs : il n'y a de honteux que le vice. Il est vrai que s'il avoit eu l'inconcevable pouvoir de flétrir un mo-

ment votre ame, je ne pourrois plus jamais croire à la vertu.

Ma ſœur, je n'ai puni que par mon ſilence ſes doutes mal déguiſés; & me voilà rentrée dans mon appartement, où je n'eſpere plus trouver de repos.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Le 8 décembre 1782, ſix heures du ſoir.

CE matin il a fallu reparoître à l'heure du déjeûner. Madame d'Etioles ne m'a pas ſemblé fort tranquille; Boville avoit l'air très-penſif; & M. Dolerval a tout d'un coup recommencé ſes ſollicitations, mais avec un empreſſement qui m'a vraiment touchée; car il étoit plein de cette reſpectueuſe délicateſſe que je ſouffrois hier de ne pas toujours rencontrer. C'étoit pourtant, à le bien prendre, un ſurcroît

d'affliction pour ton infortunée sœur. Quel penchant condamnable que celui qui me fait trouver quelque charme dans l'hommage sincere de ce jeune homme, qu'il faut que j'abuse de mes fausses promesses ! Et quelle cruauté de m'obstiner encore à lui plaire, lorsqu'il ne m'est plus permis de l'aimer ! Je crois que dans mon désespoir j'aurois fini par lui tout avouer, lorsque Bovile, apparemment pressé de m'affermir dans des résolutions toutes différentes, a dit à Madame d'Etioles : je vais donc, comme nous en sommes convenus, apprendre à votre amie tout ce qu'elle ignore de mes fatales aventures.

Aussi-tôt il m'a déclaré qu'il s'appelloit Bovile ; qu'en voyant, pour la premiere fois, vers la fin de 1776, Mademoiselle de Sancerre, maintenant Madame d'Etioles, il l'avoit adorée :

que ne pouvant l'obtenir, il avoit porté ſes chagrins ſur les mers ; qu'un marin célebre, M. de Varmont, l'avoit placé, ſoutenu, pouſſé dans la marine royale ; qu'après la mort de ſon protecteur, trouvant à Paris ſa plus jeune fille menacée d'être enſevelie dans un cloître, il l'avoit épouſée.

Ici, Dorothée, je n'ai pu m'empêcher d'interrompre le rapide récit : ah ! Monſieur, qu'elle vous doit d'eſtime & de reconnoiſſance, cette jeune perſonne !... — Elle n'eſt plus, s'eſt-il écrié. — Elle n'eſt plus ?... Oui, je le conçois, puiſque vous avez épouſé Madame.

Alors il m'a conté comment ſon Emilie avoit péri ſur un navire incendié ; comment, à quelques jours de là, ſes perfides compagnons d'armes l'avoient indignement abandonné dans un combat naval, livré contre les An-

glois, à la hauteur des *Açores*. Ma frégate étoit sous les eaux, a-t-il dit, je nageois sur l'abyme, & n'ai pas désespéré de moi-même. Le hasard a secondé mes efforts ; un écueil m'a reçu. J'y ai passé trois jours, pendant lesquels je me suis nourri d'herbes & de coquillages. Au milieu de la quatrieme journée, un navire espagnol, qui retournoit de *Tercere* à *Cadix*, m'a recueilli. Trop convaincu de l'injustice des hommes, toujours prompts à condamner les malheureux, j'ai caché mon véritable nom. Cependant, la fortune sembloit alors vouloir m'accorder le dédommagement de tous mes revers ; en débarquant à Cadix, j'y reçus une lettre de Dolerval, qui m'apprit que sa sœur étoit libre. Aussitôt j'accourus chez elle chercher un asyle... & ma récompense. Cependant comment l'obtenir ? Comment con-

tracter un second mariage ? La mort d'Emilie étoit physiquement certaine ; mais aucune preuve légale ne la constatoit ; & nos loix, en pareille circonstance, forcent au célibat le survivant des époux. Je m'avisai, pour assurer mon bonheur sans nuire à qui que ce fût, je m'avisai d'un moyen qui me parût n'entraîner aucun inconvénient. Il séduisit mon amante : nous allâmes à l'autel avec confiance ; je me mariai sous le faux nom que mes malheurs venoient de m'obliger à prendre. Ce fut dans la nuit...

Du sept août ! me suis-je écriée ! je m'en souviendrai long-tems de cette nuit-là !... parce que mon amie m'en a plus d'une fois répété la date. Je conviens, a répondu Madame d'Etioles, en serrant mes mains dans les siennes ; je conviens que je me la suis rappellée souvent avec un mêlange de

plaisir & de peine. Voyez combien il est dangereux de composer avec ses devoirs : à cette époque, je l'osai pour la premiere fois de ma vie ; & maintenant j'en suis punie, au sein même de l'union la plus fortunée. Une crainte terrible en empoisonne tous les charmes : sans doute elle est trop peu fondée ; néanmoins elle renaît sans cesse. Hélas ! seroit-ce un pressentiment ?... — Je crois vous comprendre, ai-je interrompu ; vous tremblez que sa premiere épouse, sauvée par quelque miracle, ne vienne un jour à reparoître, &... — Et je n'aurois plus qu'à mourir ! s'est-elle douloureusement écriée. — Impossible, a dit son frere d'un ton consolant & persuadé ! — Impossible, a dit Bovile, en me lançant un regard suppliant. Et moi-même, Dorothée, moi-même émue

de terreur & de pitié, j'ai dit; impoſſible!

Voici quels étoient & quels ſont encore mes projets, a repris Boyle pleinement raſſuré. Je reparoiſſois vivant aux yeux de mes ennemis, auſſitôt que les circonſtances plus favorables me permettoient de ſolliciter la réviſion de cet inique procès, qui flétrit ma mémoire. Enſuite je me rendois ſans partage à mon amante, &, ſous le nom ſuppoſé qui m'avoit fait ſon époux, j'allois dans quelque village ignoré, vivre & mourir avec elle. Il y avoit ſeulement cinq jours que nous étions unis, quand le bruit ſe répand qu'une intrigue de cour vient de déplacer M. de***, miniſtre de la marine, mon ennemi perſonnel. Je cours à Paris: la nouvelle étoit fauſſe. Je ne ſais pourtant quel lâche courtiſan de

mon puiſſant ennemi l'avertit de l'exiſtence de Bovile & de ſon arrivée ; mais au milieu de la nuit ſuivante, on m'entraîne, on me plonge dans le gouffre des vengeances miniſtérielles. Vous ſavez tout le reſte, a-t-il ajouté, ſi ce n'eſt que ma femme va, ſelon toute apparence, entrer dans le cinquieme mois de ſa groſſeſſe.

Les dernieres paroles de Bovile donnent à M. Dolerval beaucoup de joie. Voilà, dit-il à ſa ſœur, voilà vos nœuds devenus plus ſacrés & plus chers, s'il eſt poſſible.

Plus ſacrés & plus chers ! Il a raiſon. Et ſans doute Bovile ne nous a fait cette confidence qu'afin de me convaincre que par pitié pour une mere, autant que pour une épouſe, je dois couvrir toujours d'un voile religieux l'affreuſe vérité. Qu'il ſoit tranquille ! je

je garderai le ſilence, quelque pénible qu'il puiſſe ſouvent me paroître. Je demeurerai ſourde aux preſſantes ſollicitations de ce jeune homme; je rejetterai ſes prieres touchantes; je ſupporterai le poids de ſes reproches, hélas! & je verrai, ſans en être touchée, couler ſes pleurs ameres, & je jouirai froidement de ſon déſeſpoir: trop heureuſe de ſauver, au prix de ſes jours & des miens, les jours de ſa ſœur, de mon amie, de cette mere infortunée, femme de mon ami!

Lui, cependant, qui ne peut deviner combien je ſerois moins à plaindre, s'il m'étoit poſſible de le lui déclarer; lui, m'accuſe d'inſenſibilité, d'égoïſme, de barbarie. D'ailleurs, vous l'avez promis, dit-il ſans ceſſe. Et Madame d'Etioles ſe joint à ſon frere pour me rappeller mes engagemens. L'inſenſée! qu'elle tremble que

je n'aie pas toujours la force de les garder, ces secrets dont elle sollicite la révélation !

Enfin, l'ingrat jeune homme va m'outrager encore. Il va me répéter les terribles paroles dont il m'a tant affligé la veille : *l'innocence poursuivie ne paroît que plus intéressante.* Ne me comprenez-vous pas, Mademoiselle, ou voulez vous ne pas me comprendre ? Puis il ajoute : *on ne doit point rougir de ses malheurs : il n'y a de honteux que le vice.* Heureusement c'est là qu'il s'arrête. Heureusement il me rend assez de justice, ou me conserve assez d'égards pour m'épargner aujourd'hui cette dernière réflexion, au moins inutile, que je me souviens d'avoir hier trop patiemment soufferte.

Mais que signifient-ils donc ces mots qu'il se plaît à redire quand j'ai fatigué sa persévérance ; & qu'il redit avec je ne sais quelle affectation mys-

térieuſe, où je crois démêler un mêlange inoui de menaces & de craintes, de confiance & d'inquiétude, d'audace & de reſpect ! Que ſignifient ils ? Enfin je le ſaurai peut-être ! Peut être M. Dolerval daignera-t-il clairement s'expliquer !

En attendant, je viens d'avoir une explication très-délicate avec ſon ami. Bovile a cru trouver le moment favorable de m'avertir à voix baſſe qu'il alloit m'attendre au jardin. Bovile penſoit alors n'être pas apperçu. Toutefois je crains bien que ſa femme n'ait remarqué cette chuchotterie. Il eſt bien vrai que Madame d'Etioles nous tournoit le dos, mais elle avoit les yeux ſur ſa glace ; mais, dans un premier mouvement de ſurpriſe, elle s'eſt retournée ; mais elle n'a contenu qu'avec peine ſon inquiétude. J'ai dû prudemment laiſſer près d'une demi-

heure s'écouler ; & craignant alors que Bovile ne se lassât d'attendre, j'ai prétexté le besoin de me retirer dans mon appartement, où tu penses bien que je ne suis pas restée.

Il a commencé par me demander mille fois pardon du crime dont il s'obstine à se reconnoître coupable envers sa premiere épouse ; puis il m'a conjurée, par cette tendre commisération naturelle aux ames sensibles, de laisser à Madame d'Etioles une erreur qui seule pouvoit garantir d'un trépas certain la mere & l'enfant. Ensuite il ne m'a causé nulle surprise, mais bien quelque embarras, en protestant d'un ton plein de respect, que je devois être, quant à lui, parfaitement tranquille, puisque l'heureux amant d'Eléonore avoit perdu tous ses droits sur Emilie ; sur-tout il m'a vue prodigieusement rougir, quand il m'a dit qu'il

me trouvoit à plaindre d'être obligée d'encourager encore l'amour de ce jeune homme infiniment aimable. Enfin, il m'a prié de vouloir bien l'instruire quelle suite de prodiges m'avoit sauvée dans *Brest*, & conduite à *Tours*. Dorothée, j'ai dû lui tout avouer, excepté les forfaits d'un monstre dont je pourrois me venger ; à qui je pardonne, & pour le repentir duquel j'implore chaque jour l'infinie miséricorde de l'Eternel.

Cependant Boyle, attentif à mes récits, n'a pas remarqué sans effroi que, Murville étant l'ami de Varmont, Madame d'Etioles se trouvoit sans cesse exposée au malheur de découvrir ma naissance ; & Murville, a-t-il ajouté, peut être encore un plus mauvais sujet que vous ne pensez : car, je souffre de vous le rappeller,

mais votre frere doit étrangement corrompre tout ce qui l'approche.

Il avoit encore plus d'une queſtion à me faire, & ſur-tout nous deſirions rêver enſemble aux moyens d'écarter les perils dont notre amie nous ſembloit environnée ; mais Bovile a vu ſon beau-frere venir droit à nous : il a fallu changer de converſation. M. Doleval, en nous abordant, nous a felicités du courage qui nous retenoit ſi long-tems à la promenade, malgré le vent & le froid ; & Madame d'Etioles, quand nous ſommes rentrés, m'a dit aſſez ſéchement qu'elle m'avoit cru enfermée chez moi.

J'aurois dû, je le ſens, conſerver ſur moi-même aſſez d'empire pour ſoutenir pendant le reſte de la ſoirée, le ſpectacle déſeſpérant des chagrins mal déguiſés du frere & de la ſœur.

Plains-moi, Dorothée, plains-moi, puiſque la meſure de mes maux paſſe déjà celle de mon courage. Mais ſi tu ne veux point t'en étonner, daigne encore un moment conſidérer, ſous tous ſes cruels rapports, la poſition de ta ſœur au milieu des objets de ſes affections les plus cheres. Elle deviendra bien amere à chacun d'eux, la portion de douleur que, dans ma ſituation, chaque jour plus triſte, il me faudra néceſſairement leur diſtribuer à tous. Et pourtant ils n'auront à ſupporter enſemble que la moindre partie du fardeau; c'eſt ſur la foible Emilie que doit ſur-tout peſer ſa maſſe énorme. Ah! lorſque je ſuis continuellement obligée de diſſimuler à chacun d'entre eux quelque peine accablante; quelque dévorant chagrin, que deviendrois-je, s'il ne me reſtoit la conſola-

tion de m'entretenir avec toi, pour te montrer mon infortune toute entiere?

LA MÊME A LA MÊME.

Tours, ce 10 décembre 1782.

QU'IL eſt affreux de chagriner ceux qu'on aime, & de s'attirer leurs mécontentemens! Déjà Madame d'Etioles montre moins de tendreſſe à ſa Juliette, nagueres ſi chérie; & l'ingrat Dolerval finira, je crois, par me haïr.

Dans ſes impatiences, devenues plus fréquentes, il ne ceſſe de répéter ces phraſes encore énigmatiques qu'il m'a dites cent fois, & tu ne ſais pas à quel point je me ſens moi-même fatiguée de ſon injuſtice. Tu ne ſais pas tout ce que je ſouffre, lorſque je m'apperçois qu'il pourſuit Juliette & ſon ami de

quelques coups-d'œil observateurs ! Mais si l'instant d'après il se détourne pour me cacher les pleurs dont son visage est inondé, combien alors je suis plus combattue, plus malheureuse !

Et cette intéressante Madame d'Etioles, si douce, si timide au sein de ses agitations jalouses, quand je la vois aussi jetter à la dérobée un regard d'inquiétude sur Boyle & sur moi ; qui m'empêche aussi-tôt de voler dans ses bras, de la presser contre mon cœur, & de me justifier, en lui disant tout ce que je suis ? Qui m'en empêche, si ce n'est cet horrible certitude, que je ne puis rassurer l'amante & l'amie, sans mettre au désespoir la mere & l'épouse.

Ce qui les tourmente sur-tout l'un & l'autre, ce sont mes fréquentes promenades avec Boyle. Mais nous n'irions pas si souvent à ce jardin, où,

pour mieux dire, nous n'irions plus du tout, si l'on avoit eu la patience de nous y laisser quelquefois tranquilles. Lorsqu'après nombre de tentatives inutiles, nous avons pu, Bovile & moi, nous échapper & nous y rejoindre, aussi-tôt M. Dolerval accourt. Hier, comme la veille, il commençoit toujours par nous donner d'ironiques éloges *sur l'invincible courage qui nous faisoit supporter les intempéries de l'air;* aujourd'hui c'est tout autre chose; nous l'avons plusieurs fois surpris nous écoutant, pour ainsi dire. Du plus loin qu'il nous apperçoit, il vient; mais il prend toujours ses mesures de maniere que nous le précédions; & quand il est à très-peu de distance, il ne s'avance plus qu'à pas lents, à petit bruit. Encore faut-il bien qu'il nous joigne, car en ce cas nous ralentissons la marche sans affectation. Ainsi

forcé de nous aborder, il le fait, mais sans dire un seul mot. Il craint apparemment de ne pouvoir, dans son dépit, ménager assez ses expressions ; seulement il reste à mes côtés, regle ses pas sur les nôtres, & continue de nous accompagner ainsi, jusqu'à ce qu'il nous ait contraint de rentrer au logis.

Ce soir pourtant on nous a laissés près d'une heure ensemble ; aussi nous avons déterminé quelque chose d'important. Elles me sont cruelles, les résolutions qu'il a fallu prendre, plus cruelles que je n'ai pu l'avouer à Boville. Dorothée, j'ai dû le décider, pour le repos de son Eléonore, & peut-être pour celui de ce jeune homme, mais jamais pour le mien, jamais ; j'ai dû le décider à me conduire, un de ces matins, sans en avoir prévenu mes hôtes, dans tel couvent qu'il juge-

roit convenable. J'avois d'abord eſpéré qu'en prenant les précautions neceſſaires, je pourrois arriver inconnue dans le tien, ma ſœur; mais Boyle m'a vivement repréſenté les cent mille accidens, qui, tôt ou tard, y trahiroient ma retraite; & quand il m'a parlé de la haine que Madame de Varmont me porte, j'ai ſenti je ne ſais quelle ſecrette horreur qui m'a trop avertie des dangers plus grands auxquels m'expoſeroit la cruauté de ſon fils. Ma chere Dorothée, conſole-moi de ce nouveau malheur : ce n'eſt pas dans ta ſolitude que j'irai mourir.

Ce terrible préliminaire une fois convenu, nous n'avons eu rien de plus preſſé que de reparoître. Je m'étonnois qu'on ne fût pas venu troubler nos triſtes déliberations. Il paroît que de leur côté, le frere & la ſœur avoient auſſi quelques affaires à traiter, quelques

ques affaires secrettes & fâcheuses. On s'est hâté de nous cacher des lettres qu'on lisoit ; & j'ai remarqué beaucoup d'altération sur les figures : M. Dolerval sembloit violemment agité.

Ils ont eu, dans le cours de cette soirée, des pour-parlers très-longs & très-mystérieux. Je pense, & Boville croit aussi, que j'étois le malheureux objet de leurs entretiens. Il est certain qu'en se parlant tout bas, ils me regardoient d'un air qui m'a presque alarmée. Au reste, ce jeune homme a fait, pendant le souper, de rares & pénibles efforts pour m'adresser la parole ; & sa sœur profondément préoccupée, sembloit m'appercevoir à peine. C'en est fait ! j'ai perdu leur tendresse. Mon cœur, emu d'une tendre pitié, trouve quelques raisons de pardonner à Madame d'Etioles ; mais, vous, Dolerval, vous, rien ne sauroit vous excuser !

Dorothée, ne crois pas que les torts dont ils deviennent coupables envers moi, me rendront moins amere la séparation qui se prépare. Ne le crois pas. Ce départ sera suivi d'une absence éternelle ! Ce cruel départ précipitera la fin de ma vie. Ah ! tant mieux, tant mieux, si j'ai quelques jours de moins à souffrir ! Mais ce n'est pas là ce qui peut déterminer Emilie. Je veux sur-tout essayer de rendre un peu de repos à ces ingrats, dont je fais ici le tourment, & qui, trop tôt peut-être, instruits de mon dévouement généreux, viendront du moins verser quelques pleurs sur ma tombe.

DE LA MÈME A LA MÈME.

Tours, le 11 décembre 1782, midi.

QUELLE ſcene ! heureuſement il en faudra peu d'auſſi cruelles pour m'obtenir la paix du tombeau.

Ce matin, Madame d'Etioles m'a reçue avec tous ces témoignages d'amitié qui nous étoient familiers autrefois. J'ai d'abord été ſurpriſe de trouver de ſi bonne heure M. Dolerval dans ſon appartement. Il s'y promenoit à grands pas ; & comme, après les premiers complimens, il paroiſſoit preſſé de chercher quelques lettres dans ſon porte-feuille, ſa ſœur lui a dit : un moment ! ne précipitons rien ; votre ami ne ſauroit tarder à deſcendre.

En effet, ſon mari vient à paroître. Auſſi-tôt elle lui dit, en ſe plaçant

entre M. Dolerval & moi : je vous attendois, mon ami. Veuillez vous asseoir, veuillez m'entendre un instant sans m'interrompre ; & que chacun de vous m'accorde cette grace.

Bovile, par quelle fatalité l'époque de votre retour, si desirée, de votre amante & de votre ami, cette heureuse époque qui devoit finir toutes leurs peines, ne leur a-t-elle jusqu'à présent causé que des chagrins amers ? Quelle que soit la cause de nos malheurs, il est pressant de la pénétrer. Je ne présume pas qu'il nous soit également possible de supporter long tems encore la situation plus ou moins pénible où je vois que nous sommes tous. Et puisque tôt ou tard une explication nous deviendroit necessaire, vous me saurez gré du moins je l'espere, vous me saurez gré de la promptitude & de

la franchiſe que je vais mettre à la provoquer.

Mademoiſelle, peut-être qu'en effet mon frere avoit mérité, par l'amour le plus tendre, que vous lui révélaſſiez, à lui de préférence, l'impénétrable myſtere de vos malheurs. Je ne m'informe pas ſi réellement, & pourquoi, vous avez honoré de vos confidences mon mari plus heureux. Je me borne, pour l'intérêt de tous, à vous preſſer de confier vos ſecrets à tous. C'eſt une faveur que je ſollicite au nom de mon époux, qui ne pourroit être long-tems heureux chez lui, s'il y voyoit ſa femme & ſon ami dans de continuelles inquiétudes. C'eſt une juſtice que je réclame au nom de mon frere, qui vous aime, comme vous le méritez ſans doute, avec idolâtrie, mais que vos entretiens ſi fréquens & ſi myſtérieux avec Boyle déſeſperent. Je vous

en conjure auſſi pour moi , continue-t-elle , en me prenant les mains qu'elle ſerre avec tendreſſe ; pour moi qui ne veux plus vous cacher que je ſuis un peu jalouſe de vous. Enfin , ma chere Juliette , je dois vous en conjurer pour vous-même , pour votre réputation , pour vos vertus , que de toutes les calomnies la plus noire , apparemment , oſe pourſuivre juſqu'au ſein du reſpectueux amour & de la confiante amitié.

Mon frere, montrez vos deux lettres. Il les a reçues , me dit-elle , le 5 de ce mois , quelques momens avant de quitter Paris pour revenir ici.—Je n'ai pas voulu croire un mot de ce qu'elles contiennent , s'eſt écrié M. Dolerval , pas un mot. — Avant tout , reprit Madame d Etioles , qu'il me ſoit permis de vous reprocher un excès de diſſimulation. J'ai ſouvent eu l'occaſion de vous parler de ſon frere aîné,

Murville ; jamais vous ne m'avez laissé soupçonner qu'il vous étoit connu.... Je comprends votre silence, Juliette ; & l'auteur de la seconde de ses lettres, M. de Varmont, l'auriez-vous, pour votre malheur....

Dorothée, je n'en ai pas entendu davantage : au nom de mon frere, prononcé par Madame d'Etioles, je me suis évanouie.

En revenant à moi, j'ai vu mon amie dans une grande agitation, son frere baigné de larmes, & Bovile pâle d'effroi.

Elle le connoît ! s'écrioit M. Dolerval. Comment le seul nom de ce jeune homme, ou la simple vue d'une lettre écrite par lui, peuvent-ils lui causer tant d'épouvante ? demandoit Madame d'Etioles. Et Bovile, d'une voix tremblante, insistoit vainement pour qu'on lui confiât les redoutables lettres. Li-

sez, mon amie, ai je dit à Madame d'Etioles, lisez. Il est vrai que je tremble, mais ce n'est pas pour moi.

Bientôt je me suis apperçue qu'apparemment par pitié M. Dolerval remettoit les papiers dans son portefeuille. J'ai dit qu'il n'étoit plus tems de rien ménager. J'ai demandé qu'on me les laissât voir, j'ai prié, pressé, conjuré; Madame d'Etioles enfin me les a fait remettre. Moi-même je les ai lus; j'ai pu les lire! & maintenant, Dorothée, ma vue est troublée! ma main tremble encore! mais n'importe. Avant de te rapporter la fin de cette horrible scene, je veux t'envoyer la copie de ces lettres. Ensuite je te dirai le commentaire auquel elles ont donné lieu, comment j'en suis demeurée possesseur, & ce que j'en veux faire.

MURVILLE A DOLERVAL.

Breſt, le premier décembre 1782.

Vous avez du talent, mon frere, beaucoup de talent La miniature eſt ſi reſſemblante, que j'en ai failli pâmer d'étonnement & de joie. Vous la connoiſſez bien, puiſque vous la peignez ainſi de mémoire : heureuſement pour vous je la connois mieux. Sans doute elle eſt charmante : cependant ſi j'en voulois croire tout ce que m'en dit Varmont, qui l'a pratiquée plus que moi, ce ſeroit un petit monſtre avec ſes appas ! Je ne ſuis pas tout-à-fait dupe de mon cher ami : je vois qu'un reſte d'amoureux dépit, d'ailleurs mal déguiſé, quoi qu'on faſſe, s'il n'entaſſe de noirs menſonges, exagere du moins de laides vérités ; mais en réduiſant le

tout à sa triste valeur, il paroît maintenant à-peu près certain, mon pauvre Dolerval, que ta future n'est qu'une aventuriere. Que tu voulusses en faire un amusement, passe encore; je pourrois, en ce cas, me décider à t'abandonner mes droits. Mais l'épouser! tu me mettras en pieces avant de m'y faire consentir! & défiez-vous de moi, car il n'y a rien que je ne sois capable d'entreprendre pour vous en dépêtrer.

P. S. Réflexion faite, je t'envoie la derniere lettre que j'ai reçue de Varmont. Tu verras tout ce qu'il m'y raconte de l'aimable enfant dont tu penses à faire ta très-honorée femme. La douce missive de mon véridique ami te charmera sans doute; car elle est toute entiere, excepté le premier alinéa pourtant, consacrée au pompeux éloge

de l'adorable personne. Adieu, mon trop bon frere, & je te le répete, prends garde à moi.

VARMONT A MURVILLE.

Paris, le 25 novembre 1782.

JE ne t'en voulois pas du tout, mon ami ; je ne t'ai pas écrit, parce que de misérables affaires d'intérêt ont pris tout mon tems. Ma plus jeune sœur, que je venois de marier, s'est laissée mourir ; & tu sais la digne fin de ce Bovile, dont on a confisqué les biens. Cependant la dot de sa femme vaut la peine d'être répétée ; de là vient que je me suis environné de gens de loi qui m'excedent. Tu me diras que, sans doute, ils me laissent quelques loisirs ; fort peu, je t'assure : & ce peu, je t'avoue que je l'emploie très-passable-

ment auprès d'une jolie perſonne qui ne rebute pas mes ſoins : tu m'excuſeras d'avoir, en de telles conjonctures, préféré l'amour à l'amitié.

Quant à la petite fille dont tu me parles, en vérité je n'y ſongeois pas plus que ſi je ne l'avois jamais connue. J'ai, pour ainſi dire, été ſurpris d'apprendre qu'elle exiſtoit. Je me ſuis étonné ſur-tout qu'elle fût en d'autres mains que les tiennes. Mais Lafleur avec qui je viens de cauſer, Lafleur m'a certifié... qu'en effet il l'avoit vue aſſez mal gardée dans ton château ; & dans le fait, je la connois alerte à décamper, la demoiſelle ! A propos, je t'avois promis ſon hiſtoire : je vais te la dire en abrégé. La chere enfant m'avoit été vendue ici, pour quelques cinquantaines de louis, par une eſpece de mere qui m'avoit garanti ſes prémices. D'abord je me ſuis

en cela trouvé dupe ſur le marché. Mais vois ma turpitude : je me détermine ſur ſes vives inſtances à la conduire à Breſt. Elle y vouloit, diſoit-elle, embraſſer un frere qui partoit ſur l'eſcadre. Ce prétendu frere, c'étoit un faquin qu'elle aimoit. Au milieu d'une belle nuit, à l'inſtant où je m'y attendois le moins, l'aimable fille, prudemment ſaiſie de mes meilleurs effets, ouvre doucement la porte & s'évade. Cependant mon valet, qu'un léger bruit éveille, court ſur les pas de la fugitive : il eſt prêt à la joindre ſur le port, elle perd la tête & ſe jette à la mer. C'eſt de là que je ne ſais quelle providence l'a tirée, pour la remettre en ton pouvoir. Mon ami, fais maintenant ce qui te plaira ; mais pour ton propre compte, je t'engage à la laiſſer là. Tu vas te tourmenter dans ſa pour-

ſuite, & d'honneur elle n'en vaut pas la peine.

Il eſt vrai pourtant que ſi tu as en effet quelque amitié pour l'homme qui s'en eſt coeffé, tu ne ſaurois prendre des moyens aſſez prompts, je dirois même aſſez violens, pour l'empêcher de conclure un mariage qui feroit maintenant ſon déshonneur, & tôt ou tard ſon tourment.

Au reſte, quelque parti que tu prennes, je ne m'y intéreſſe maintenant qu'à cauſe de toi, mon cher Murville ; & puiſſes-tu l'oublier toi-même, comme je deſire qu'elle m'oublie ! ſeulement j'eſpere que le ſot individu qui m'a dans le tems répondu de cette fille, pour me voler en quelque ſorte mon argent, aura lieu de s'en repentir. Adieu, je te plains, ſi tu l'aimes encore ; je plains davantage ton ami, s'il l'épouſe.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Toujours du 11 décembre 1782, trois heures après midi.

DOROTHÉE, voilà pourtant les affronts qu'il m'a fallu dévorer devant ce jeune homme éperdu d'amour & de crainte ; devant ce jeune homme qui peut-être ne repouſſe qu'à peine les ſoupçons les plus injurieux à celle qu'il aime. Je tremblois pour ſa ſœur, en commençant cette affreuſe lecture. Dès que j'ai vu de quelle nature étoient les odieux menſonges que multiplie, pour me perdre, ce Varmont ingénieux dans ſes ſcélérateſſes ; dès que j'ai vu que ces atroces calomnies alloient du moins ſervir à couvrir d'un bandeau plus épais les yeux de Madame d'Etioles, & qu'au

prix de mes nouveaux outrages, mon amie se trouvoit sauvée, j'ai repris courage en quelque sorte. J'ai poursuivi d'une voix moins altérée; j'ai pu finir; & Bovile, qui, dans les angoisses d'une horrible attente, étoit d'abord épouvantée pour son épouse, Bovile n'a bientôt frémi que pour moi.

Je passe sous silence le trop long commentaire auquel les insolences de Murville ont donné lieu; mais quelques-unes des remarques que les calomnies de ce Varmont ont produites, méritent malheureusement d'être rapportées.

A ce passage de la lettre de Varmont: *tu fais la digne fin de ce Bovile, dont on a confisqué les biens.* L'insolent! s'est écrié le mari de Madame d'Etioles; & je me piquerois plus long-tems d'une fausse délicatesse!

Apprenez tout ce que je me repens de ne vous avoir pas dit plutôt : c'eſt ce Varmont qui m'a fait mettre à la Baſtille. Oui, tout me l'annonce ! Le jour de mon arrivée dans la capitale, je cours chez mon indigne beau-frere, pour m'informer, de lui-même, s'il eſt vrai qu'il répete ſix cents mille livres qu'il n'a point déboursées ? L'infigne fripon m'oſe dire en face que je n'aurois jamais reconnu cette ſomme s'il ne me l'avoit pas comptée. Indigné, je m'éloigne ; je vais deſcendre à l'auberge, où ſans doute il m'aura fait ſuivre par un de ſes laquais. C'eſt alors ſeulement que j'apprends la fauſſeté de la nouvelle qui m'avoit mis en route. Mon ennemi ſe trouvant toujours en place, j'aurois dû repartir ſur le champ ; mais je vou-

lois écrire à ma femme, & d'ailleurs j'étois fatigué. Je m'arrête donc pour quelques heures. Perſonne au monde que ce Varmont, ne ſe doutoit de mon exiſtence & de mon paſſage à Paris. Cependant vous ſavez qu'on m'a dénoncé dans la nuit même, puiſque le bourreau, porteur de la lettre-de-cachet, eſt venu me ſurprendre à quatre heures du matin.

Dorothée, Madame d'Etioles & ſon frere ont eu quelque peine à ſe perſuader cette horreur; & moi, ma ſœur, aux premiers mots de ce récit, à coup ſûr véridique, j'ai reconnu Varmont.

Cependant j'avois repris cette lecture, & bientôt je me ſuis interrompue moi-même: eh! oui, me ſuis-je écriée en lançant un regard à Boyle, oui, ſans doute, *une eſpece de*

mere m'a vendue ! Mais ce fut bien le plus généreux des hommes qui m'acheta : comme mes indignes parens l'en ont recompenſé pourtant ! Ah ! du moins puiſſe il rencontrer dans une autre famille le bonheur dont tous les individus de la mienne paroiſſent faits pour le priver !

Ma chere Dorothée, ceux pour qui le véritable ſens de ce diſcours étoit impénétrable, n'ont pu s'empêcher de lui donner une interprétation bien fâcheuſe ; car j'ai vu Madame d'Etioles rougir, & M. Dolerval tomber dans la conſternation.

Quelques lignes plus loin, Madame d'Etioles m'a demandé, d'une voix tremblante, s'il étoit vrai qu'on m'eût *conduite à Breſt* ?— Hélas, oui, Madame ! — Et ma réponſe a coûté des ſanglots à ſon frere.

Eſt-il vrai, m'a-t-il dit à ſon tour, que *vous aimiez quelqu'un ſur l'eſcadre ?* — Oui, Monſieur, je..... j'aimois quelqu'un. — Il a pâli, ma ſœur, il s'eſt aſſis : j'ai cru qu'il alloit tomber dans le malheureux état dont je ſortois à peine.

Un moment après : mais, a dit Boville avec véhémence, c'eſt un abyme d'iniquités, d'obſcurités, d'infamies dans la profondeur duquel je m'égare ! — Oui ! comme vous dites ! s'eſt écrié le jeune homme en ſe levant impétueuſement : un abyme d'iniquités, d'obſcurités, d'infamies ! Une foule de noirceurs ! Un tas de calomnies que, malgré ſes aveux, je ne puis croire encore !

Enfin, je n'avois plus rien à lire. Madame d'Etioles a gardé quelque tems le ſilence ; puis en me regardant d'un air, d'un air dont mon

cœur s'eſt ému : Eh bien, m'a-t-elle dit, j'attends.—Quoi, mon amie?— Votre nom, s'eſt-elle écriée, vos ſecrets, vos malheurs ; des malheurs qui vous juſtifient ! — Pour me juſtifier, mon amie, il faudroit ſacrifier la femme la plus digne... — Juliette ! ma chere Juliette ! les apparences & vos propres aveux ſemblent vous accuſer : cependant, parlez ; je ſuis prête à croire... — Et moi, femme trop intéreſſante, je ſuis prête à m'immoler. — Mademoiſelle, a-t-elle dit en s'éloignant un peu, veuillez y réfléchir : cet aveu que je ſollicite, eſt indiſpenſable. — Vous inſiſtez, Madame ? Eh bien je.... Je vous demande trois jours. — Encore trois jours ! s'eſt écrié le jeune homme qui nous écoutoit dans une horrible tranſe. — Encore trois jours ! a dit auſſi Madame d'Etioles. — Oui, trois jours ;

& ſi je ne vous avoue point alors qui je ſuis, je vous promets du moins de ſortir, quoique avec un regret bien vif, de cette maiſon, où ma préſence ne cauſe plus que du trouble. — Quelle alternative vous m'annoncez, Juliette! croyez-vous donc qu'elle puiſſe m'être indifférente? Et voyez ce jeune homme!... — Prenez pitié de mon déſeſpoir! a-t-il interrompu. — Votre déſeſpoir.... augmente le mien; Dolerval, je dois être inflexible. Mais vous, ne me refuſez pas une grace. — Parlez: ma vie eſt encore à Juliette. — Plus ces lettres ſont horribles, plus il convient qu'elles me reſtent. Veuillez me les laiſſer, permettez que j'en diſpoſe. — Hélas! a-t-il répondu, quel préſent! Juliette, vous vous éloignez? Cruelle, voulez vous que d'affreux ſoupçons?... — Monſieur,

je ne puis empêcher qu'il ne vous en reſte ; mais un jour, Dolerval, un jour l'*innocence calomniée n'en paroîtra que plus intéreſſante.*

A ces mots, je me ſuis retirée, ma ſœur : j'ai dépoſé mes chagrins dans ton ſein. Maintenant je livre aux flammes ces horribles lettres, monumens nouveaux des iniquités de Varmont : & puiſſent ainſi périr toutes les traces de ſes crimes.

J'ai d'abord été ſurpris d'apprendre qu'elle exiſtoit, écrit-il. Malheureux ! je te crois. Tu n'avois rien épargné pour que cette ſurpriſe ne te fût jamais donnée ! Et les derniers mots qu'a tracés ta main ſanguinaire, m'annoncent aſſez que ton infortuné complice ſera puni de n'avoir pas été barbare, inhumain, farouche autant que toi.

Et ce Murville, déjà ſi coupable en-

vers moi, que me veut-il encore ? Quel projet d'oppreſſion forme-t-il contre ſon eſclave ? Mais je ne le ſuis plus, je ne peux plus l'être : Bovile eſt ici ! Ce jeune homme, d'ailleurs, ce jeune homme, j'en ſuis bien ſûre, ne ſouffriroit pas que ſon frere oſât m'inſulter ! & puis n'ai-je pas contre ſes attentats une reſſource infaillible ? que puis-je redouter du plus audacieux ſuborneur, quand je me vois réduite à ce malheur extrême de regarder la mort comme un bien !

DE LA MÊME A LA MÊME.

Toujours du 11 décembre, minuit.

ENFIN toutes les horreurs de ma deſtinée ſe ſont accomplies. Apprends des événemens déſaſtreux.

Il étoit près de ſix heures ; on commençoit à ne plus diſtinguer les objets : je me tenois encore renfermée dans ma chambre, où du moins je pouvois gémir. Bovile ſurvient, qui me prie d'ouvrir ma porte ; puis il me conjure de lui donner un moment d'entretien. Moi, qui tremble qu'on ne le voie dans ma chambre, & qu'une auſſi fâcheuſe circonſtance n'ajoute plus de force aux ſoupçons jaloux de ſa femme, je lui repréſente qu'il eſt plus convenable d'aller au jardin. Nous y deſcendons. Auſſi-tôt Bovile s'écrie : votre frere eſt le plus grand des ſcélérats. Ce fut lui, je n'en doute plus, qui mit ou qui fit mettre le feu ſur le vaiſſeau qui vous portoit. — Je veux eſſayer de défendre l'accuſé ; non, non dit Bovile, votre généroſité ne m'abuſera plus. La vérité luit à mes regards, & tout

m'annonce qu'elle a frappé les vôtres. Ma chere Emilie, je crains bien qu'elle n'éclaire encore d'autres yeux. Ce matin, dans votre douleur, vous en avez trop dit. Ma femme maintenant réfléchit, conjecture, rassemble une foule de circonstances éparses, leur compare votre conduite irréprochable & vos réponses équivoques. Elle tire de vos aveux, quoique très-obscurs, des inductions qui l'aident à rétablir, dans leur cruelle simplicité, les faits dénaturés par l'écrit de Varmont. Tout-à l'heure en se promenant à grands pas, elle disoit: *sa mere la vendit. Un homme génereux l'acheta. Ce fut à Brest qu'on la conduisit. Elle aima quelqu'un sur l'escadre. Il paroît qu'elle tomba dans la mer.* Et tout d'un coup mon infortunée femme m'a fait, avec véhémence, cette question terrible: *quel âge avoit Mademoi-*

ſelle de Varmont, quand vous l'épouſâtes ? Emilie, belle & généreuſe Emilie, je crains bien que le redoutable dénouement ne s'approche. Cependant redoublons de précautions pour l'éloigner. — Paix ! lui dis-je.— Pourquoi ? répondit-il. — Ne voyez-vous pas derriere nous.... ce jeune homme... Dolerval qui nous ſuit.... nous obſerve... nous écoute ? — Un mot ſeulement, reprit-il à voix baſſe: promenons-nous quelques minutes encore, pour qu'il n'y ait point d'affectation. Enſuite rentrez dans votre chambre ; enfermez-vous. Si Madame d'Etioles frappe, n'ouvrez pas. Je viendrai vous prendre au milieu de la nuit. Trop malheureuſe Emilie, je vous reconduirai dans cette ſolitude du cloître, d'où je ne vous ai tirée que pour votre tourment.— Paix donc ! il approche ! — Eh bien

changeons de conversation. — Oui, parlons des craintes que me donne Murville ; je puis maintenant, devant Dolerval, causer de son frere sans inconvénient.

Dorothée, ce jeune homme alors nous aborde, mais, selon sa coutume, sans proférer une parole. Seulement, comme je te l'ai dit, il marche à mes côtés, en réglant ses pas sur les nôtres. Moi, sans lui parler non plus, sans même le regarder, je continue, je continue de ce ton naturel que l'on conserve quand on ne craint pas de mettre au courant de la conversation le tiers qui survient ; je m'adresse toujours à Bovile ; j'avoue que je redoute fort ce Murville ; quel méchant projet peut-il donc méditer contre moi ? — Tranquillisez-vous, répond l'ami de Dolerval : ces petits séducteurs si dangereux, n'ont de l'audace qu'avec les femmes ; ce n'est pas

contre des guerriers qu'ils ſe piquent d'être courageux & forts ! Tant qu'une goutte de ſang coulera dans mes veines, ne craignez rien de vos mépriſables ennemis : le ſeul aſpect d'un brave homme les feroit pâlir.

Comme il achevoit de parler, nous nous trouvions à l'extrémité de l'allée couverte, près d'une petite porte qui ferme le jardin, du côté du faubourg. A l'inſtant où Bovile ſe retourne, croyant paiſiblement regagner la maiſon, ce jeune homme entraîné par je ne ſais quel mouvement de folie, ce jeune homme me ſaiſit dans ſes bras & m'emporte, plus prompt que l'éclair. En meme-tems la porte s'ouvre d'elle-même, & ſoudain ſe referme. Ainſi je me trouve ſéparée de mon défenſeur, en moins de tems qu'il ne m'en faut pour te l'écrire : & tandis que Bovile, ſans doute ſtupé-

fait de ma prompte disparition, reste renfermé dans le jardin, on me dépose dans la chaise de poste qui m'attendoit, on s'y jette à mes côtés ; le postillon pousse les chevaux : nous volons.

Je t'avoue qu'en ce moment encore j'éprouvois plus d'étonnement que de crainte : malheureux Dolerval ! y songez-vous ! disois-je. A quel point votre passion vous égare ! c'est une amie que vous offensez ! c'est de la maison de votre Eléonore, que vous enlevez celle à qui votre amour toujours respectueux avoit inspiré de.... de l'estime ! Quoi ! vous Dolerval, vous aussi, vous opprimez les femmes !

Cependant on ne me répond que par un ricannement sourd. Je sens alors une véritable crainte : j'accable ce jeune homme de mes reproches & de mes questions. Il s'obstine à garder

le ſilence. Enfin, d'affreux ſoupçons commencent à troubler mes eſprits : des cris d'effroi m'échappent. Auſſitôt, d'une main il couvre ma bouche, & de l'autre il ſe permet d'inſolentes careſſes. Furieuſe, je lui fais avec les dents & les ongles pluſieurs bleſſures ; mais le cruel combat eſt interrompu par un combat plus cruel encore. Nous entendons un coup de feu, le poſtillon tombe en criant : au ſecours ! il eſt déjà trop tard ; quelqu'un paroît à la portiere : un ſecond coup part. A la lumiere que produit l'exploſion, je vois que l'aſſaſin eſt maſqué ; je vois que celui qui m'outrageoit tout-à-l'heure, & maintenant me protege, c'eſt Murville. Murville vient de me couvrir de ſon corps, il a reçu le coup qui m'alloit frapper. Qui que tu ſois, dit-il, prends ma bourſe & ma vie ; mais

reſpecte tant de beauté. Cependant il cherche ſes armes qu'il ne trouve point ; & tandis qu'on lui tire un troiſieme coup dont apparemment il n'eſt pas atteint, il ſe précipite hors de la voiture, ſaiſit à la gorge ſon ennemi, le pouſſe, le preſſe, le renverſe, tombe & roule dans la pouſſiere avec lui. Mes piſtolets ! crie-t-il ſans ceſſe ! mes piſtolets ! on les aura mis ſous le ſiege du fonds.

En ce moment terrible, Dorothée, je me ſentois une force extraordinaire : bientôt je deſcends armée des piſtolets de Murville, & peut-être que la main d'une femme va délivrer la terre d'un brigand. Juge pourtant qu'elle eſt mon épouvante : à l'inſtant même je puis diſtinguer, non loin des combattans, un homme qui, dans l'attitude de la douleur & de l'étonnement, demeuroit encore

paiſible ſpectateur de cette lutte affreuſe. Il approche, il me regarde : quoi ! c'eſt vous, Madame ! ſouffrez, dit-il en m'arrachant mes armes, ſouffrez que celui qui vous ſauva la vie dans ce bois même, vous épargne maintenant un crime. C'eſt à moi de me venger des forfaits auxquels il a toujours voulu me forcer. C'eſt à moi de le punir.

A ce diſcours, Dorothée, tu reconnois déjà Lafleur, comme je le reconnus à ſa voix ; & dès-lors je n'ai plus beſoin de te dire quel eſt le tigre contre qui Murville ſoutient un combat trop inégal.

Cependant, le domeſtique furieux ajuſte ſon maître, mais d'une main déjà foible, mal-aſſurée, tremblante ; & tout-à-coup il chancelle, il tombe, en faiſant d'horribles contorſions. Toutefois le coup doit avoir atteint ſon forcené complice, qui vient de pouſſer

un cri douloureux. Mais il n'eſt point abattu ; mais il ſemble que ſa bleſſure double ſes forces en doublant ſa rage : car c'eſt alors qu'il parvient à ſe dégager des bras de Murville, & court ſur moi le glaive à la main. Viens, cruel ! je n'eſſayerai point de ramaſſer les armes dont ton complice n'a pu ſe ſervir pour t'immoler : j'aime mieux cent fois recevoir la mort de toi que de te la donner.

Mais mon heure n'eſt pas tout-à-fait venue. Murville, que ranime la vue de mon preſſant danger, ſe précipite entre nous. Pauvre enfant ! qu'ai-je fait ! s'écrie-t-il ; c'eſt à vous ſurtout qu'on en veut. L'infortuné, ſans doute aſſez puni, me plaint & me protege en même-tems. Il pare du bras pluſieurs coups de poignard. Mais il ne peut tarder à ſuccomber ; & rien n'empêchera plus ſon aſſaſſin de ſe

baigner à loiſir dans le ſang d'une ſœur. Au moins le ciel permet que la victime ne ſente pas les dernieres horreurs du ſacrifice : mes genoux tremblent, mes yeux ſe ferment, je tombe ſans connoiſſance ſous les roues de la voiture.

En revenant à moi, je vois... des objets de terreur ! Hélas ! pourquoi me rappeller à la vie ? Mais, Dorothée, ſouffre que je te quitte ; ſouffre que je retourne au chevet d'un agoniſant !

BOVILE A DOROTHÉE.

Tours, le 12 décembre 1782, 6 heures du ſoir.

DIGNE ſœur d'une femme dont les rares attraits n'égalent pas la bonté, ſœur infortunée du ſcélérat le plus exécrable que la terre ait jamais porté ; c'eſt cette Emilie, dont vous êtes la

plus tendre amie, & dont je ferai toujours le plus ardent défenſeur ; c'eſt elle, qui, trop accablée de ſes peines, mais non moins tourmentée de vos inquiétudes, me charge de vous apprendre ſon ſort. Raſſurez-vous : nul danger ne menace plus votre ſœur, elle eſt ſans bleſſure ; mais que ne pouvons-nous la préſerver des atteintes de la douleur, comme nous l'avons arrachée aux attentats d'un monſtre !

Dolerval venoit de me ravir Emilie ; du moins je le croyois. Je cours, je le trouve auprès de ſa ſœur : quel prodige ! vous enlevez Juliette là-bas, & vous êtes ici ! — Dieux ! ce ne peut-être que mon frere, s'écrie-t-il : vîte ! courons !

Nous ſellons à-peu-près nos chevaux, à tout haſard je prends mes armes, les domeſtiques reçoivent l'ordre de

de ſuivre ; mais Dolerval & moi nous volons d'abord ſur le chemin que j'ai vu prendre au raviſſeur.

A moins d'une demi-lieue de Tours, dans un bois, ſur le milieu de la route, une voiture étoit arrêtée. Deux hommes ſe battoient auprès d'une femme évanouie. L'un des deux avoit un poignard, l'autre étoit ſans armes : à moi ! dit le vaillant jeune homme que ſon ennemi frappoit ſans le faire reculer. C'eſt Murville qu'on aſſaſſine ! s'écrie Dolerval. Et dans l'inſtant celui que nous croyons un voleur, tombe ſous mes coups.

Murville, quand le danger n'exiſte plus, Murville, qui perdoit beaucoup de ſang, tombe en foibleſſe. Nous bandons ſes plaies, auſſi bien que la profonde obſcurité peut nous le permettre. Enſuite nous replaçons dans la voiture Juliette toujours évanouie. Alors de

fourds gémiſſemens ſe font entendre auprès de nous ; une voix bientôt nous crie : *je ſens dans les entrailles un feu dévorant, qu'on me ſecoure ; je dirai tout.* Nous cherchons ; je donne du pied contre un homme qui ſe rouloit dans la pouſſiere, & paroiſſoit tourmenté d'horribles convulſions. Il veut parler ; mais un accès plus fort le ſaiſit, il ne pouſſe que des cris confus. Un peu plus loin, Dolerval trouvoit un mourant, c'étoit le poſtillon de Murville ; & de l'autre côté j'entendois encore des plaintes, des juremens, des blaſphêmes, qui me prouvoient que le brigand que je venois d'abattre n'étoit pas prêt à rendre le dernier ſoupir. Notre ſituation au milieu de tant de gens en péril, devenoit embarraſſante. Heureuſement j'appercevois la lueur des flambeaux que ſans doute on nous apportoit. En effet, ce ſont nos

gens qui viennent, mais ils ne viennent pas seuls. Ils escortent une voiture qui nous amene... Hélas ! ma femme elle même ! ma femme, craignant qu'après avoir joint le ravisseur, nous ne puissions pas le déterminer à nous rendre sa proie, & qu'il ne s'en suivît une rixe funeste entre ses freres & son époux, accouroit dans l'intention d'essayer sur l'esprit de Murville ses sollicitations apparemment plus puissantes. L'infortunée ! de quelle scene horrible son mauvais sort va la rendre le témoin & l'acteur ! Quels éclaircissemens plus horribles elle va recevoir !

Murville, le premier, reprend l'usage de ses sens : avant tout, dit-il d'une voix foible, délivrez moi de mes doutes : arrachez à ce brigand son masque. On obéit trop tôt ; il reconnoît celui que moi-même je frémis de

reconnoître. Cruel Varmont, il eſt donc vrai que tu m'immolois pour une femme? Que dis-je! Tu voulois immoler auſſi ta maîtreſſe? Sa maîtreſſe! s'écrie l'homme qui m'avoit déjà parlé. Non, non: ſa ſœur! — Sa ſœur! repete pluſieurs fois Murville épouvanté: ſa ſœur!... Ah! ſcélérat... tout s'explique... ce n'eſt pas pour la premiere fois que tu l'aſſaſſines! Et j'étois l'ami de ce monſtre! Grand Dieu! Dieu juſte, tu ne m'as pas aſſez puni!

Sa ſœur, repete auſſi mon Eléonore en verſant des torrens de larmes: ah! s'il eſt le frere de Juliette, de qui ſuis-je donc la femme!

Sa ſœur! repete encore Dolerval au déſeſpoir: elle m'eſt à jamais ravie! Elle n'eſt pas libre! Sa ſœur, Bovile, malheureux Bovile, vous avez donc perdu la mienne!

Vous êtes Bovile, me dit auſſi-tôt le

frère aîné de Madame d'Etioles. Eh bien ! cette femme si généreuse, si belle, si respectable, que j'ai tant offensée, dont j'ai cruellement aggravé l'infortune & méconnu les vertus, elle est donc à vous ? Voilà donc votre épouse ? — Non, répond Emilie, qui dans ce moment revenoit à la vie, non, répond-elle en montrant Madame d'Etioles : la voilà son épouse. — Comment ! reprend Murville.... Eh oui ! ma sœur... Libre enfin !.... Boyle... vivant ! qui se croit veuf !.... Oui, je me rappelle ce que Dolerval... Je comprends ; Monsieur se trouve le mari de deux femmes. A ces mots, il tend la main à Madame d'Etioles, la regarde d'un air de compassion, & mêle ses larmes aux siennes.

Nous ne saurions cependant quitter trop tôt ce lieu d'horreur. Murville propose qu'on le reporte dans la chaise

de poſte ; que Lafleur y ſoit mis à ſes côtés, & que quelqu'un garde Varmont, juſqu'à ce que l'on puiſſe le revenir chercher. Mais la trop bonne Emilie ne veut pas que ſon exécrable frere reſte dans cette eſpece de délaiſſement. Elle demande ou plutôt elle ordonne, car maintenant plus que jamais ſes deſirs ſont des ordres ; elle ordonne que Murville & Lafleur ſoient mis dans le fond de la berline, dont elle-même occupe avec Madame d'Etioles le ſiege de devant. Ainſi ſes deux perſécuteurs lui doivent encore le plaiſir douloureux & conſolant de pouvoir lui renouveller les aſſurances de leur repentir. Ainſi mes deux malheureuſes épouſes, aſſiſes l'une auprès de l'autre, ſe ſerrent, s'embraſſent, & peut-être adouciſſent leurs douleurs en les confondant. Ainſi l'exécrable aſſaſſin de celle que nous chériſſons

tous, eſt ſeul jetté dans la chaiſe de poſte, enſanglantée de ſes mains cruelles, mais où ſa rage déſormais impuiſſante ne s'exhale plus qu'en imprécations.

Quant au malheureux poſtillon de Murville, je fais charger ſon corps ſur un cheval. Dolerval & moi déſolés, nous nous tenons aux portieres de cette berline, où gémiſſent les plus chers objets de notre tendreſſe. On part : tout le triſte cortege regagne la ville, au plus petit pas des chevaux.

Un homme s'étoit détaché pour aller avertir les gens de l'art ; en arrivant au logis, nous les y trouvons. On examine d'abord les plaies de Murville. Raſſurez-vous : ce vaillant jeune homme, ſi généreux, ſi noble au ſein même de ſes égaremens, ce jeune homme, corrigé par une leçon terri-

ble, nous sera conservé pour offrir à ses pareils l'exemple d'un amendement que je crois entier. La balle ayant glissé sur sa poitrine, n'y a laissé qu'une légere meurtrissure. Il a d'ailleurs, dans cette lutte inégale, déployé tant d'adresse, que son bras droit fut seulement frappé encore il se trouve fort heureusement que les deux blessures ne sont pas profondes.

Mais, comment l'injuste fortune a-t-elle également favorisé ce scélérat de Varmont! Le coup de pistolet que son propre valet lui a tiré, n'a fait, pour ainsi dire, qu'effleurer l'épaule; & des trois coups d'épée dont j'ai terrassé l'infâme, pas un n'est mortel. Les douleurs que Murville commence à ressentir, l'empêchent de fermer les yeux: & déjà ce Varmont peut dormir! Je tremble que, pour le malheur & l'opprobre du genre humain, nous ne lui

rendions ce monſtre. J'aurois donc bien à me repentir de n'avoir pas doublé mes coups !

Tout au contraire, l'infortuné Lafleur, trop éclairé par les queſtions que nous étions obligés de lui faire, & par les douleurs plus atroces qu'il reſſentoit, a bientôt deviné ce que le médecin nous avoit dit tout bas : *je ſuis ſans doute empoiſonné*, crioit-il ſans ceſſe. Enfin, comme les remedes ne lui donnoient aucun ſoulagement, & que les convulſions devenoient plus fréquentes & plus fortes, il a demandé qu'Emilie, Dolerval & moi, nous vinſſions recevoir ſes derniers aveux ; & voici, Dorothée, à-peu près tout ce que vous pouvez ignorer de ce qu'il nous a dit, mais dans des termes dont je n'eſſaie pas de vous rendre exactement la naïve groſſiéreté.

« Lorſqu'à Breſt j'amenai cette bar-

» que à mon maître, j'ignorois ce qu'il » exécutoit à bord du *Centaure*. Le » crime une fois commis, Varmont » me déclara que ſi je le trahiſſois, il » avoueroit tout ; mais qu'en même- » tems il ſoutiendroit que j'étois ſon » complice, & qu'il le ſoutiendroit » juſqu'au dernier moment : bientôt » il ſut que ſa victime reſpiroit ; alors » il me chargea d'aller achever ce » qu'il appelloit *notre opération*. La » crainte que le premier crime ne ſe » découvrît, & que Varmont ne me » conduisît après lui *ſur la roue*, me » détermina. Mais *je n'étois pas aſſez* » *brave pour une action pareille ; cepen-* » *dant je fis accroire à mon maître que je* » *m'étois bien acquitté de ſa commiſſion*. » Varmont, qui ſans doute méditoit » déjà ma perte, me retint à ſon ſer- » vice ; & moi, malheureux, j'y reſ- » tai, parce que les menaces de ſes

» pourſuites m'effrayoient, & ſur-
» tout, je le conſeſſe, parce que j'eſ-
» pérois enfin obtenir tout l'or qu'il
» m'avoit promis pour ma récom-
» penſe ; il continuoit *de m'amuſer par*
» *de belles paroles*, juſqu'à ce qu'il
» trouvât l'occaſion favorable *de me*
» *mettre à l'ombre.* Enfin, dans les
» premiers jours de ce mois, il me dit
» qu'il vouloit forcer à ſe battre avec
» lui M. Murville, qui, l'ayant inſul-
» té, refuſoit de lui faire raiſon. Je ne
» puis l'obliger à cela dans Breſt, où
» il a beaucoup d'amis, pourſuivit-
» il, & je me garderai bien d'y pa-
» roître ; *mais cours-y, toi, mon cher*
» *Lafleur*, & dès qu'il *aura le malheur*
» de ſortir de cette ville, ſuis-le par-
» tout, & ne manque pas de m'é-
» crire. *Pauvre diable, j'ai donné dans*
» *ce piege.* Mon maître eſt accouru,
» ſur ma premiere lettre, dans les

» environs de Tours, où depuis » quatre jours M. Murville se tenoit » caché. Je ne savois encore pour- » quoi, *mais c'étoit hier mon mauvais* » *jour.* Dès le matin, je rendis » compte à Varmont de ce que m'a- » voit dit le postillon de M. de Mur- » ville, *avec qui je venois de boire:* » que son maître espéroit retourner » le soir même à sa terre, *avec* » *un petit camarade. Il faut l'atten-* » *dre à son passage*, s'écria-t il *avec* » *beaucoup de satisfaction. En effet*, » *nous allâmes, dès avant midi, faire* » *sentinelle où vous savez; & comme il* » *faisoit nuit noire, j'entendis le bruit* » *d'une chaise de poste, & je crus dis-* » *tinguer la voix de* Jams *qui excitoit* » *ses chevaux. Bon! me dit mon coquin* » *de maître; mais toi, mon cher Lafleur,* » *ajouta-t-il en tirant de sa poche une fiole* » *d'eau de-vie, qu'il sait que j'aime à la* » *rage*,

» *rage, commence par boire un coup,*
» *prends des forces, car j'aurai peut-être*
» *besoin que tu m'aides. Moi, je me suis*
» *dépêché d'avaler, & je n'ai dit qu'a-*
» *près : mais, Monsieur, je n'ai pas*
» *d'armes. C'est ce qu'il faut, poltron !*
» *m'a-t-il repondu avec brutalité : vous*
» *m'aviez trompé, gredin ! Eh bien !*
» *regarde-moi faire à présent, & ne*
» *bronche pas, car je te brûle la cer-*
» *velle. Aussi-tôt il s'est élancé sur la*
» *route ; & dès qu'il a pu reconnoître la*
» *livrée de M. Murville, il a tiré pres-*
» *qu'à bout portant sur le pauvre Jams,*
» *qu'il a tué. Vous savez tout le reste.* »

Dorothée, il ne nous a pas fallu moins d'une heure pour recueillir cette déchirante confession, à chaque instant interrompue par les souffrances de l'infortuné qui la faisoit. Enfin, il a demandé mille fois pardon à sa maîtresse, émue de terreur & de pitié.

l'uis il a voulu qu'elle lui donnât ſa bénédiction ; & bientôt après, trop heureux de voir arriver le terme de ſes douleurs, il a rendu le dernier ſoupir.

Cependant, comment vous peindre l'admirable conduite de votre ſœur dans tout le cours de cette nuit funeſte? Voyez notre Emilie s'inquiéter du long aſſoupiſſement de ſon aſſaſſin, ne nous quitter que pour aller vous apprendre une partie de ſes nouveaux malheurs, revoler au chevet de Varmont, qu'elle appelle ſon frere, mais qui ne l'entend pas ; courir à celui de Murville, que ſes tendres ſoins étonnent & conſolent ; tâcher de rendre quelque courage à Dolerval au déſeſpoir ; me fortifier moi-même contre la fortune ſi cruelle ; mêler ſes pleurs aux pleurs de Madame d'Erlöes ; hélas ! & gémir ſur le lit de mort de l'infortuné complice de Varmont.

Mais, d'un autre côté, pénétrez-vous du triomphe dont jouiſſent, au ſein même de l'infortune, ſes vertus ſi long-tems perſécutées, ſon innocence ſi tard reconnue. Repréſentez-vous ma chere Eléonore, peut-être moins accablée de ſes peines que des peines de ſon amie; & Dolerval ſe reprochant avec amertume l'injuſte jalouſie qu'il a pu nourrir, les ſoupçons outrageans qu'il fut tenté de concevoir; & Murville toujours plus convaincu de ſes torts, plus repentant de ſa conduite paſſée, plus déſolé de n'avoir pas mérité l'eſtime de cette femme adorable! oui, comme tu le diſois bien, Dolerval, s'écrie-t-il, adorable!

Tâchez ſur-tout de vous imaginer à quel point m'enchante & me déſeſpere la vue de ces deux femmes, ſinon également idolâtrées, du moins également accomplies. Tâchez de

vous peindre tout ce que les différens tableaux qui frappent mes yeux, ont pour moi d'horreurs & de charmes !

DU MÊME A LA MÊME.

Toujours du 12 décembre, 5 heures du soir.

PLEUREZ : vous n'avez plus de frere. Félicitez-vous : la terre eſt délivrée d'un monſtre.

Midi venoit de ſonner ; elle ne quittoit plus le chevet de ſon lit ; elle attendoit impatiemment la fin du pénible ſommeil dont il paroiſſoit accablé. Le voilà qui, ſe réveillant, porte ſur ſa ſœur un farouche regard ; il la reconnoît, &, furieux, s'élance vers elle. La chere enfant jette un cri de terreur, & fuit. Soudain je me précipite, & j'arrête le barbare :

il étoit tems ! encore une ſeconde, il alloit la ſaiſir : c'en étoit fait d'Emilie ! Cependant l'ardente fievre commence auſſi-tôt, & lui donne des forces prodigieuſes : j'allois ſuccomber, s'ils n'étoient accourus tous enſemble à mon ſecours. Ce tigre, altéré de ſang, tourne alors ſa fureur contre lui-même. Il ſe roule par terre, il ſe déchire : il met en pieces les appareils qui couvrent ſes plaies. On veut d'abord l'en empêcher. Je m'écrie : non ; laiſſez ſes deſtins s'accomplir ; ne vaut-il pas mieux qu'il meure ici que ſur la place publique ! ſes forfaits n'ont-ils pas aſſez déſolé ſa famille ! voulez-vous que, par un effet de nos affreux préjugés (1), il aille

(1) *Le crime fait la honte & non pas l'échafaud.* Cette belle maxime eſt déſormais conſacrée par un bon décret & par un grand exemple.

encore la déshonorer sur un échafaud ! & d'ailleurs quel bourreau porteroit sur ce scélérat une main assez dégoûtante ! Laissez, laissez l'infâme exécuter l'arrêt du fort vengeur. Il n'y a que Varmont lui-même qui puisse dignement se charger du supplice de Varmont.

Dorothée, je vous respecte trop pour vous rapporter les horreurs que sa bouche impure a vomies. Je ne vous affligerai point du récit de ces rêves continuels qui l'environnoient des spectres les plus épouvantables. Je ne vous dirai point dans quel affreux délire il a passé les cinq dernieres heures de son effrayante agonie. Mais soyez sûre que cet enfer, auquel vous croyez, n'a pas de tourmens comparables.

Enfin, il vient de mourir. Il vient

de mourir en reniant ſa famille, ſa patrie & ſon Dieu.

Du moins ſa ſœur n'étoit pas là pour lui fermer les yeux. Tendre & crédule Emilie, elle eſpéroit encore dans les bontés du ciel. Elle demandoit à tout le monde un confeſſeur pour ſon frere ; & comme perſonne ne couroit aſſez vîte au gré de ſes deſirs, elle-même, en ces momens de trouble, s'eſt échappée, dans l'intention de ramener un conſolateur à Varmont. Miſérable enfant, elle a couru chercher au dehors un nouveau ſujet d'affliction !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHEE.

Tours, 16 décembre 178*.

APRÈS tant d'éclairciſſemens funeſtes, après un ſi terrible éclat, ma ſœur, il ne convenoit pas que Dolerval & Bovile reſtaſſent plus de vingt-quatre heures dans les lieux où gémiſſent la malheureuſe Eléonore & la triſte Emilie. Depuis trois jours ils ſont partis enſemble; ils ſont allés porter ſur les mers leurs chagrins & leurs eſpérances. Oui, leurs eſpérances. Oui, Dorothée; les adieux que nous a laiſſés Bovile, ont relevé mon courage preſqu'abattu.

Le gouvernement qui peſe ſur mon pays, ne peut long-tems ſe ſoutenir encore, a-t-il dit; un régime de fer

& de boue, déshonore le peuple qu'il opprime, & commence à laſſer ſon étonnante patience. Cependant ſes ennemis, frappés d'un eſprit de vertige non moins inconcevable, au lieu d'alléger le joug, l'appéſantiſſent chaque jour. Bientôt la meſure eſt comblée : bientôt il faut que ma patrie périſſe, ou ſe régénere. Ah ! je veux eſpérer que le Dieu protecteur de la France, veillant toujours ſur elle, la ſoutiendra dans les convulſions de cette criſe, redoutable ſans doute, mais qui ſeule, après quelques momens d'angoiſſe, peut lui rendre tout l'éclat de ſa premiere jeuneſſe, avec une vigueur déſormais inaltérable, & la replacer au premier rang entre les nations. Alors on verra ſubitement tomber une foule de préjuges, anciens & petits, comme l'ignorance

& la superstition qui les firent naître. Alors, s'écria-t-il en me serrant la main, votre chere Dorothée ne gémira plus ; car les cloîtres ouverts seront forcés de laisser échapper leurs victimes ; alors, ce pauvre M. Sévin, maintenant si malheureux, pourra trouver quelque consolation sur la terre ; car le célibat, poursuivi jusqu'au sein de l'église, ne dévorera plus des générations entieres. Alors sur-tout, continua-t-il en se jettant aux genoux de Madame d'Etioles, on n'entendra plus nos tribunaux retentir de ces demandes en séparation, poursuivies avec un si grand scandale, obtenues au prix de tant de honte, & dont l'effet unique est de condamner des jeunes gens séparés, mais non désunis, à se traîner, jusques dans leur tombe, entre les maux du célibat ou

les crimes de l'adultere. Alors ſe trouveront véritablement détruites ces unions ſi mal nommées de *convenance*, ces mariages que contractoient ſi ſubitement des jeunes gens trompés, qui, ne s'étant mutuellement informés que de ce qu'ils poſſedoient de richeſſes, croyoient aſſez ſe connoître, & ſouvent ne pouvoient plus que ſe déteſter, lorſqu'en effet ils ſe connoiſſoient bien. Alors on verra s'empreſſer à devenir époux & peres de famille, d'autres hommes non moins malheureux, qui, ſans ceſſe effrayés de l'exemple des mariages préſens, n'oſant riſquer de prendre une femme qui dût être éternellement la leur, faiſoient tôt ou tard métier de ſéduire la femme d'autrui. Combien de loix cependant pourront valoir à ce grand empire la prompte régénération de ſes mœurs; à des millions d'indivi-

dus, la fin de leur infortune ou le commencement de leur bonheur ? une seule : la loi qui leur rendra le divorce, le divorce dont l'effet certain est d'empêcher qu'il devienne jamais nécessaire d'y recourir, le divorce qui, présentant sans cesse à chacun des époux un frein salutaire, leur impose l'étroite obligation de continuer dans le mariage ces mutuels égards, ces attentions délicates, ces tendres soins, ces empressemens flatteurs, dont leur amour naquit & pourra chaque jour s'accroître. Aussitôt qu'elle sera proclamée, cette loi bienfaisante, mille époux briseront leurs chaînes journellement arrosées de larmes, leurs chaînes forgées sous le joug de l'indissolubilité ; mille amans formeront, sous de plus favorables auspices, l'union désirée ;

ſirée ; Dolerval obtiendra celle qu'il aime ; & Bovile l'heureux Bovile, retrouvera ſon Eléonore.

Telles ont été ſes dernieres paroles, que notre crédule tendreſſe a recueillies ſans effort, & qu'elle aime à ſe rappeller.

Cependant cet eſpoir trop éloigné ne ſoutient pas aſſez mon amie contre ſes regrets ; hélas ! & le dirois je ſi l'infortunée ne le diſoit ſans ceſſe, contre ſes remords. Je la vois, quoi que je puiſſe faire, tomber dans une profonde triſteſſe dont je redoute les ſuites pour elle autant que pour l'innocente créature qu'elle eſt déſeſpérée de porter dans ſon ſein.

Encore ſi le ſpectacle de ſon affliction me pourſuivoit ſeule ! mais un autre ſpectacle, non moins pénible, quoiqu'il n'ait qu'une fois affligé mes regards, me tourmente ſans

relâche de ſon déchirant ſouvenir. Ah plains moi. Plains moi.

DE LA MÈME A LA MÈME.

Tours, le 4 janvier 1783.

IL y a ſix jours que j'ai reçu ta lettre, ma chere Dorothée : c'eſt le vif chagrin qu'elle m'a cauſée, qui m'a juſqu'aujourd'hui privée de la conſolation d'y répondre. Malgré les torts de Madame de Varmont, j'ai dû pleurer ſa mort prématurée : j'ai dû pleurer ma mere. Comme toi, je ne doute pas que ce ne ſoit la nouvelle des forfaits de ſon fils, trop tôt répandue par la voix publique, qui l'ait avant le tems précipitée dans ſon tombeau. Combien elle aura ſouffert dans ſes derniers momens! O! mon Dieu, Dieu de juſtice & de bonté,

ſes douleurs ont trop expié ſes fautes ; & pardonnez-lui comme je lui pardonne.

Tu me dis, ma ſœur, que rien ne m'empêche plus de venir dans ta ſolitude recevoir & prodiguer les conſolations qui nous ſont mutuellement néceſſaires. Permets pourtant que je differe : l'infortunée d'Etioles a beſoin de moi. Je dois la ſuivre dans le village où bientôt elle va cacher la fin de ſa groſſeſſe & ſes couches ; enſuite, & c'eſt en ſon nom que je te le promets, nous irons nous réfugier dans ton couvent. M. Murville, déjà remis de ſes bleſſures, eſt maintenant à Breſt : cependant il a fait eſpérer à ſa ſœur qu'il l'accompagneroit juſqu'à Paris, lorſqu'elle iroit s'y établir avec moi près de ma chere Dorothée. J'ai déjà pris tous mes arrangemens en conſé-

quence, ma sœur; car je te connois : tu n'exigeras point qu'au moment de sa plus grande détresse j'abandonne mon amie.

Quant au sujet d'affliction dont tu m'accuses de vouloir te faire un secret, Dorothée, je vais te l'apprendre. Je vais te rapporter de longs détails, que, dans les premiers momens d'une agitation plus cruelle, j'avois heureusement presque tous oubliés; mais que depuis, par l'effet de je ne sais quelle propension fatale qui me force à m'en occuper sans cesse, je ne me suis que trop bien rappellés.

Ma chere Dorothée, il avoit dans un accès de sa fièvre ardente, il avoit encore essayé d'immoler sa sœur; il se débattoit vainement dans les angoisses d'un effrayant délire; je n'attendois plus rien pour lui que de

la miséricorde d'un Dieu très-clément. Je croyois que les consolations toutes puissantes de la religion dissiperoient l'affreuse aliénation de son esprit. Depuis midi je demandois un confesseur, qui n'arrivoit pas. Enfin, dans un de ces momens terribles où les fureurs de ces malheureux occupent tout le monde, je m'échappe. Ce n'est pas dans cette ville de Tours, où je ne connois personne, que je vais demander un prêtre. Non, je cours au village voisin; bien persuadée que le Curé de Saint-Cyr ne me refusera pas ses secours.

En moins de rien j'arrive au presbytere. C'est Roussel, cet ancien domestique de Madame d'Etioles, qui m'ouvre la porte, & me demande, d'un air étonné, ce que je veux. — Parler à M. Sévin, lui dis-je. — A M. Sévin, Mademoiselle! — Mais

oui. — A M. Sévin ! Mademoiselle en est-elle bien sûre ? — Eh, bonne question ! m'écriai-je. En même-tems je pousse un peu le domestique, & j'entre. — Allons, Mademoiselle ! je ne suis pas fait pour employer la force contre vous ! Voyez dans le jardin.

J'y cours : M. Sévin ! venez vîte ! — Bon ! s'écrie-t-il : est-ce qu'elle est là ? — De qui me parlez-vous ? — Eh, mais d'elle apparemment ! Eh de qui parlerois-je ? — Nous ne nous entendons pas ! C'est auprès d'un malade que je vous prie de venir, pour lui rendre les derniers devoirs. — Ah, n'est-ce que cela ? s'écrie-t-il, en retournant sur ses pas. — Mais c'est un de mes parens qui se meurt. — Eh bien donc, rien ne presse. Au reste, que venez-vous m'entretenir de mort ? ne parlons que de mariage. —

Mais non.... — Je ne veux pas, belle dame! Elle n'a qu'à venir pendant que je ſuis dehors! jugez. — Mon oncle!

A ce mot il ſe retourne; & l'air dont il me regarde, me confirme une triſte vérité, que, dans le trouble extrême où j'étois, je ne pouvois pas plutôt appercevoir.

Oui, dit-il avec une grande douceur; c'eſt ainſi qu'elle m'appelloit! Vous la connoiſſez donc? — Mon cher oncle!

Et dans ce premier mouvement de ſurpriſe & de compaſſion, je fais un geſte pour lui prendre la main. Ne touchez pas! s'écrie-t-il en la retirant, ne touchez pas... Elle l'a baiſée, ma main! Et tenez: voyez-vous la place?... O! douce amie! bien-aimée! c'eſt ici qu'elle a laiſſé tomber une larme... Mes levres auſſi-

tôt l'ont recueillie ; & je l'ai ſentie ſur mon cœur... prenez-donc garde ! Vous allez donner du pied contre ce chevre feuille ! J'aimerois mieux qu'on me marchât ſur le corps. C'eſt elle qui l'a paliſſé. Auſſi j'en ai grand ſoin. Les autres réſiſtent fort bien aux hyvers ; mais celui-ci doit être infiniment tendre, & pour plus de ſûreté, je l'empaille... Oui, venez par ici : ces fleurs que voilà, je les ai rentrées dans cette eſpece de ſerre, parce qu'il faut que je les conſerve juſqu'à la fin de ma vie : imaginez qu'elle les a cent fois arroſées. Croyez-vous qu'elle ne ſera pas, quand elle reviendra, charmée de retrouver tout cela dans le meilleur état poſſible ?

Dorothée, tandis qu'il me parloit ainſi, je n'étois pas tranquille. Je me rapprochois peu-à-peu du preſbytere.

Vous vous éloignez de ce boſquet, me dit-il, vous faites bien : l'amour n'eſt là qu'un Dieu terrible. C'eſt-là qu'une jalouſie bien injuſte a déchiré mon cœur ; c'eſt-là qu'a commencé ma maladie. Quelle maladie, mon Dieu ! J'en ai penſé mourir ! J'en ſerois mort ſans Dolerval. Je m'étois mis en tête qu'elle me le préféroit ! Je ne ſentois pas qu'elle ne pouvoit me laiſſer voir ſa tendreſſe que lorſqu'on marieroit les prêtres. C'étoit moi qu'elle aimoit, & non pas Dolerval ! Il me l'a dit lui-même, le cher ami. Comment donc ! il a mieux fait, un jour... j'étois prêt à m'en aller dans l'autre monde, ce jour-là ; je ne pouvois ni manger, ni dormir ; méchant d'ailleurs ! grondant ſans ceſſe ! frappant à propos de rien le tiers & le quart ! Eh bien, Madame, voilà qu'il arrive, le cher

ami ! voilà qu'il m'amene de Paris un gros Monſieur de bonne mine & de bonne humeur ! brave homme encore ! qui n'avoit pas peur de moi ! & ſavant ! Il parloit latin comme moi-même ? Madame, ce galant homme, c'étoit le pere de la douce amie ! Ne vous chagrinez pas, me dit-il enfin : elle vous aime, elle revient demain ! Demain on marie les prêtres !

Je me trouvois alors dans la cour, ma ſœur, & je me hâtois de gagner la porte : un moment, dit-il, entrez dans la maiſon. Je n'en voulois rien faire, il me retient par le bras. Auſſitôt Rouſſel m'avertit tout bas de ne lui point réſiſter, & m'aſſure qu'il ne me fera pas le moindre mal. Sur le champ je cede à ſes inſtances. A peine nous mettons le pied dans la ſalle à manger, qu'une nuée d'oiſeaux s'abat ſur nous ; pluſieurs à l'envi

répetent : *Juliette*, *Juliette.* Et bientôt l'un d'entre eux prononce très-diſtinctement : *vient demain.* Oui, dit mon malheureux oncle, en faiſant un ſaut de joie, oui ! parce que c'eſt demain qu'on marie les prêtres ! Je l'attendois aujourd'hui cependant, pourſuit-il en me montrant le couvert mis ; mais je me ſuis trompé. C'eſt demain, c'eſt demain qu'on marie les prêtres !.. En attendant qu'elle paroiſſe, venez l'entendre.

A ces mots il me mene dans la piece voiſine, s'aſſied près du piano, prend ſa baſſe, prélude, & veut me perſuader qu'une femme chante & qu'il l'accompagne. Bientôt ſon inſtrument échappe à ſa main tremblante. Il écoute dans un recueillement profond. Il écoute, il écoute ! Enfin il tombe à genoux : douce amie ! bien aimée ! fille enchantereſſe ! ame de

ma vie ! vient donc, ne tarde plus ! Viens demain : c'eſt demain qu'on marie les prêtres.

Et moi, ma ſœur, témoin de ſes tranſports inſenſés, je ne puis retenir les pleurs qui me ſuffoquent. Je ne puis retenir cette exclamation, ſans doute indiſcrette : pauvre M. Sévin !

Ne me plaignez pas, s'écrie-t-il, je ſuis le plus heureux des hommes. Je l'ai de la fenêtre entendue toute la journée ! Toute la nuit je croirai la voir ! Mais c'eſt demain que réellement je la verrai ! Mais c'eſt demain qu'elle arrive, parce que c'eſt demain qu'on marie les prêtres... Allez, maintenant, allez. Vous attendriez trop long-tems : elle ne chantera pas avant deux bonnes heures. Vous entendez qu'autrement elle *s'abymeroit* la poitrine... Et ſi tu mourois, Juliette ! ſi tu mourois ! le monde

monde entier, l'univers que tu charmes, auſſi-tôt s'anéantiroit.

Enfin nous étions à la porte, & vraiment j'étois preſſée de me dérober à ce ſpectacle à-la-fois trop douloureux & trop attendriſſant. Ah! puiſque vous la connoiſſez, me dit-il, tâchez de la joindre ce ſoir. Parlez-lui de celui qui l'adore: dites-lui bien que j'ai ſoigneuſement conſervé tous ſes plus doux ſouvenirs; que je brûle pour elle, que je l'attends avec l'impatience d'un amant. Ah! qu'elle vienne, la douce amie! Qu'elle vienne demain! C'eſt demain qu'on marie les prêtres!

O Dorothée! ma chere Dorothée, voilà donc ce que c'eſt que la raiſon humaine! Hélas! voilà donc le fruit de mes imprudences! inſenſée! dans quels lieux ſuis-je venue chercher un aſyle contre les paſſions!

Par-tout où je me ſuis montrée, j'ai porté le déſordre! De quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois que des malheureux! des malheureux que j'ai faits! pauvre M. Sévin!.... Et ce jeune homme! ce jeune homme eſt-il donc moins à plaindre? M'adore-t-il moins? Ne ſommes-nous pas ſéparés de même? Puis-je davantage être à lui?.... Dolerval, ma ſœur, Dolerval eſt-il moins à plaindre: Oui ſans doute! car il eſt ai.... Dieu! qu'allois je écrire? Quelles penſées me pourſuivent? Preſque ſous les yeux d'un époux! preſque ſur le tombeau d'une mere! Ah! miſérable Emilie.

DOROTHÉE A ÉMILIE DE VARMONT.

Paris, le 9 janvier 1783.

OUI, chere & généreuſe Emilie, viens un jour conſoler ta ſœur; viens, mais commence par ſauver ton amie.

Dis-lui pourtant, à cette intéreſſante Madame d'Etioles, dis-lui d'avance qu'à la maniere dont je ſaurai l'accueillir, elle verra ſi je ne ſuis pas la digne ſœur d'Emilie.

Tiens cependant: verſe encore des larmes, des larmes ameres. Lis cette lettre écrite toute entiere de la main de Madame de Varmont; on ne la trouvée qu'à l'ouverture de ſon teſtament. Lis; tu vas frémir; mais du moins tu verras que notre mere, en mourant par un crime, avoit peut-être mérité que ſes filles puſſent venir lui fermer les yeux.

Adieu, chere Emilie, pardonne cette courte lettre au chagrin que me cauſe celle que je t'envoie. Adieu.

MADAME DE VARMONT A SES FILLES.

Paris, le 23 décembre 1782.

Dans quel abyme je me trouve perdue, juſte ciel! un coup de foudre y jette ſa lumiere ſubite, affreuſe, épouvantable. Je vois, preſque à mes côtés, gémir, ſous des habits de deuil, cette enfant que ſa mere enterra vivante; & plus loin,.... ſeulement à quelques pas: un monſtre!.... né de moi!..... Mon fils, mon digne fils! boit le ſang de ſa plus jeune ſœur! Mes yeux ont vu.... trop tard! & vont ſe refermer à jamais.

Vous, cependant, que j'ai ſi cruel-

lement immolées, vous, mes filles, qui n'avez dû juſqu'à préſent reſpirer que pour me haïr, apprenez enfin que peut-être vous devez me plaindre.

Moi auſſi, des parens barbares m'ont ſacrifiée! & plus inhumainement peut-être, au lit de l'hymen, que vous, Dorothée, aux autels de la religion. Une paſſion, déjà brûlante en ſa naiſſance, dévoroit mon cœur. On m'amene ce M. de Varmont. Eh! qu'importent à mon adoleſcence avide des ſeuls plaiſirs que recherche la nature en ſa ſimplicité groſſiere, qu'importent les talens, les bleſſures & les victoires d'un grand homme? Ce n'eſt ni le plus expérimenté, ni le plus brave, ni le plus fameux que je vous demande. Le plus jeune & le plus ardent, voilà pour moi le plus aimable; & déjà mon choix eſt fait: vous n'avez qu'à le confirmer. Malheureuſe! on

ne m'écoute point : on m'arrache l'objet de mes vives tendreſſes ! Eſclave, on me jette dans les bras de cet inconnu ! De quel effroi je ſuis ſaiſie, dès que je peux connoître, dans toute leur étendue, les devoirs qu'on vient de m'impoſer. Ces liens dont je ſuis garottée, ils ſont indiſſolubles ! Je dois, ſans reſſource & ſans relâche, traîner juſqu'au tombeau ma chaîne abhorrée.

Le déſeſpoir s'empara de mon ame, de cette ame impétueuſe dans ſa haine comme dans ſon amour. Ecoutez, mes filles, & rougiſſez de ma honte ; & frémiſſez de l'excès du malheur qui m'arrache un aveu pareil : mon ſexe, toujours opprimé, n'a qu'un moyen de vengeance, mais prompt, facile & ſûr. Je me hâtai de l'employer. Qu'elle ſoit donc moins étonnée, la pauvre Emilie ! Elle &

ſon aſſaſſin n'eurent pas le même pere. Cet atroce jeune homme n'appartenoit qu'à Madame de Varmont. Il ne fut ni l'enfant de l'hymen, ni l'enfant de l'amour, mais le fruit prémédité de l'adultere &,.. ma main tremble !.. &.. je l'écrirai néanmoins ! & de la proſtitution.

Ce n'eſt pas tout, je n'avois point commis de tels excès pour les cacher à celui qui ne devoit pas s'en conſoler ; j'en attendois même quelque fruit : j'eſpérois que nos nœuds alloient être auſſi-tôt briſés. Il en arriva tout autrement. Je n'obtins de mon ſtoïque mari que les perſécutions d'une jalouſie plus tyrannique. Le prétendu héros fut aſſez lâche, pour tourmenter encore, de ſon odieux amour, une épouſe froidement infidelle, & que ſon opprobre ſembloit énorgueillir. Malgré mes larmes, il me donna, dans ſes tendres fureurs, deux en-

qu'une femme auſſi peut atteindre à leurs ſublimes vertus.

Perſonne pourtant ne me ſoutiendra dans le trouble inſéparable de ces derniers momens! Pas un mot conſolant ne pourra m'être adreſſé! Aucun de mes enfans ne fermera mes yeux!.. Tes enfans? malheureuſe! jamais tu n'en eus qu'un! C'eſt celui là qui t'attend! qui t'appelle! qui te preſſe!.. qui te dira, cruelle, qui te dira laquelle de tes filles eſt la plus charmante? & laquelle tu rendis la plus infortunée? .... Hélas! je ne ſerai plus quand elles recevront ce monument de mes inutiles remords. Je n'ai vécu que pour leur malheur: & le genre même de mon trépas, va peut-être leur coûter encore des pleurs ameres.... Mais quelles dangereuſes penſées me pourſuivent & m'arrêtent!

Un moment de foibleſſe pourroit me ſaiſir ! Hâtons, hâtons le départ ; il eſt trop néceſſaire. Emilie, Dorothée, adieu ! adieu, mes filles !... Et toi, Varmont, reçois ta mere.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

AU LECTEUR.

QUAND l'assemblée nationale aura décrété le MARIAGE DES PRÊTRES *& le* DIVORCE, *il me sera permis de vous donner, dans une très-courte brochure, que vous appellerez un supplément, si bon vous semble, les détails peut-être intéressans d'un triple mariage : celui de Bovile & d'Eléonore, celui de Dolerval & d'Emilie, celui de M. Sévin &..... Je vous le dirai; je vous dirai quelle femme, assez charmante pour ressembler beaucoup à sa Juliette, a pu rendre au bon curé la raison & le bonheur.*